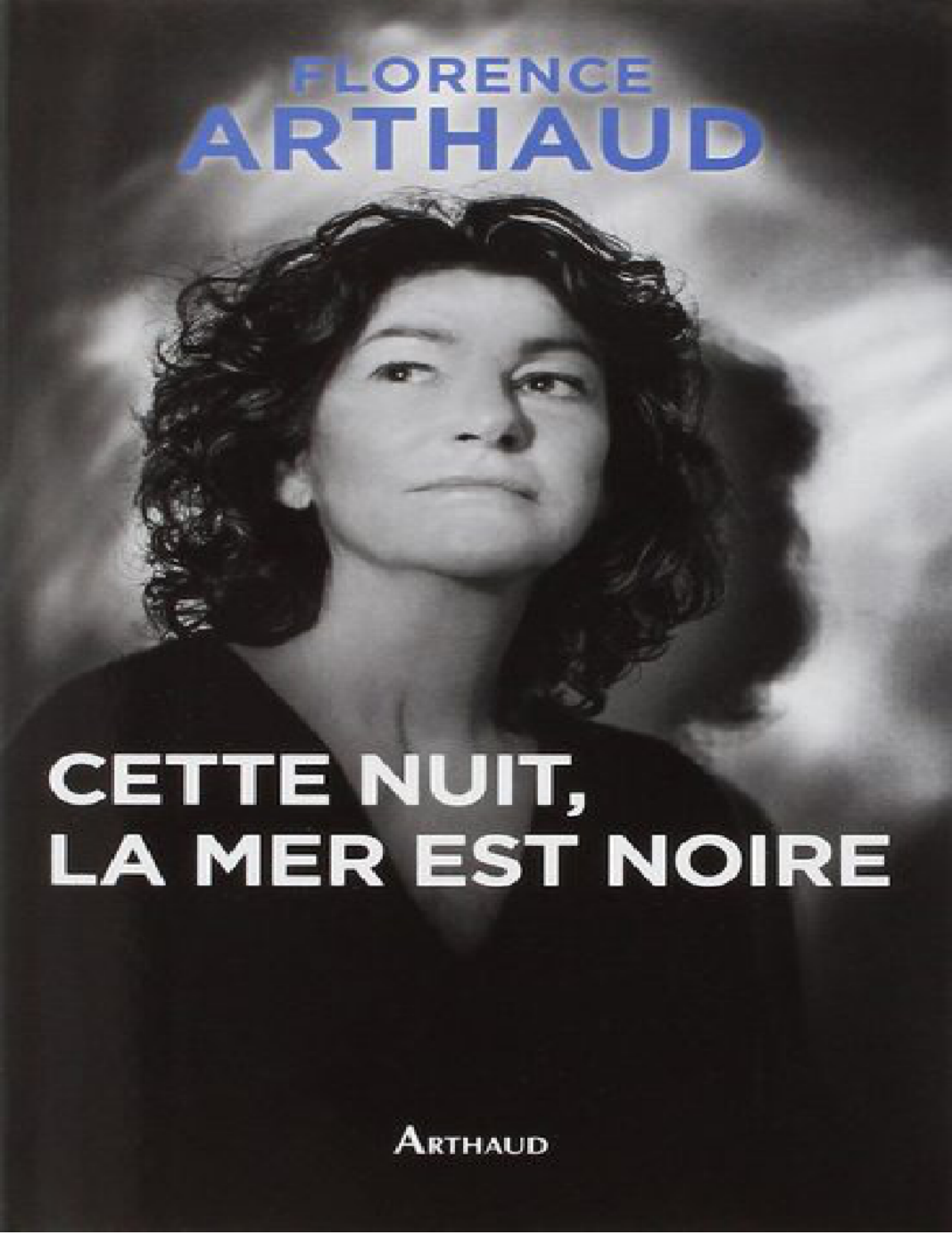
FLORENCE
ARTHAUD



CETTE NUIT, LA MER EST NOIRE

ARTHAUD

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

> «J'ai basculé en une fraction de seconde. Je suis dans l'eau. Il fait nuit noire. Je suis seule […]. Dans quelques instants, la mer, ma raison de vivre, va devenir mon tombeau.»

Le samedi 29 octobre 2011, alors qu'elle naviguait seule à bord de son voilier, Florence Arthaud tombe à l'eau, au large du cap Corse. Isolée, en pleine nuit, sans gilet de sauvetage, la navigatrice va affronter la mort pendant de longues heures. Elle restera en vie grâce à une série de petits miracles: une lampe frontale, un téléphone portable étanche, du réseau et sa mère qui veillait en pleine nuit.

Dans ce livre confession, Florence Arthaud revient sur cet épisode tragique. Elle livre les sentiments, les pensées et les souvenirs qui l'ont accompagnée alors qu'elle se noyait en pleine mer.

Florence Arthaud, disparue tragiquement le 9 mars 2015, est la première et unique femme vainqueur de la course transocéanique de la Route du Rhum en solitaire en 1990. Elle est l'auteur de *Un vent de liberté* (Arthaud, 2009).

- FLORENCE ARTHAUD
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○
  - ○

- Postface

- notes

  - 1
  - 2
  - 3
  - 4

FLORENCE ARTHAUD
Cette nuit, la mer est noire

À mon père

J'ai basculé en une fraction de seconde. Je suis dans l'eau. Il fait nuit noire. Je suis seule. Je tourne la tête en tous sens, instinctivement. Je vois mon bateau qui s'éloigne. Je cherche un repère. Une lueur. Un objet. Un signe de vie. Rien. Je suis absolument seule. Isolée dans l'immense masse sombre et mouvante de la mer. Dans quelques instants, la mer, ma raison de vivre, va devenir mon tombeau. Effacer toute trace de mon existence. M'engloutir. Je pense à ma fille Marie. Elle va être orpheline. Je me dis que c'est impossible. Pourtant c'est là. Évidence effrayante qui me laisse hébétée. Le silence remplit tout. Dans les ténèbres liquides, l'effroi prend peu à peu possession de moi. Mon bateau a été secoué par une vague plus forte que les autres — peut-être une vague de paquebot. Je ne sais pas. Je ne sais plus. C'est totalement irréaliste. Un instant avant, j'étais accroupie sur le balcon arrière du voilier. Ne me demandez pas ce que je faisais, c'est facile à deviner. Je ne me tenais pas. La vague a secoué le bateau. J'ai perdu l'équilibre J'ai été projetée en arrière. Jetée à l'eau culotte baissée. C'est sinistre et ridicule. Dérisoire et terrible. Je n'ai pas de gilet de sauvetage. Il ne me reste que ma lampe frontale. Une lueur insignifiante au milieu de nulle part.

Il était vingt-trois heures ou minuit, je ne sais plus. C'était la nuit du changement d'heure entre l'été et l'hiver. La nuit du 29 au 30 octobre. Revenant de Rome, je naviguais au large du cap Corse en direction de Marseille, mon port d'attache, d'où j'étais partie deux mois auparavant pour une croisière solitaire. Le temps était magnifique, la mer calme. Une nuit idéale après le gros temps de la veille où les conditions météo avaient été vraiment difficiles. La mer était grosse, et le vent portant soufflait fort entre les îles qui bordent la côte italienne. J'avais été obligée de barrer, car le pilote ne tenait pas. En croisière, je n'aime pas ça. J'ai tellement barré pendant mes courses océaniques, que, lorsque je vogue sur les flots sans concurrents à battre, pour le seul plaisir de retrouver ma liberté et de rester face à face avec l'immensité du ciel et de la mer, c'est une corvée. Finalement, en longeant la côte de l'île d'Elbe, la mer et le vent s'étaient calmés, et j'en avais profité pour dormir un peu: une demi-heure peut-être, en petits sommes de dix minutes accumulés.

Après le cap Corse, les éléments se déchaîneraient à nouveau. Au cœur de cette tempête, je vivais ces moments qui sont pour les marins synonymes d'éternité. J'avais embarqué mon chat Bylka — kabyle, en

verlan. Comme son nom l'indique, je l'avais trouvé en Kabylie. Il errait sur le port de Tigzirt, abandonné. J'étais partie de Marseille pour rejoindre l'Algérie. Comme toujours, je voulais être seule sur mon bateau. Profiter de cette intimité avec les vagues et l'infini du cosmos.

La beauté de cette solitude ne peut être décrite que par ceux qui la vivent. Beauté de ce décor sauvage; beauté de la liberté goûtée ici sans entraves; beauté de cet univers mystique et fascinant; beauté de ces moments magiques où le temps n'existe plus et où les rêves peuvent devenir réalité.

Cette poésie de la nature et des éléments est devenue pour moi aussi envoûtante que les moments extrêmes que j'ai connus en course, lorsque le manque de sommeil nous plonge à la limite des hallucinations. Ces moments troublants où tout flotte dans un halo, où le quotidien devient bizarre, ces instants où le monde bascule et change de tonalité.

J'étais donc partie deux mois plus tôt vers Alger. Je voulais connaître ce grand port de la Méditerranée où ma mère avait grandi et y arriver par la mer — la plus belle et la meilleure façon de voyager. Lorsque vous arrivez par la mer sur les côtes d'un pays étranger, vous y êtes accueilli fraternellement comme un marin, comme quelqu'un de la famille, de cette grande famille de la mer. Et que dire si de surcroît vous êtes une fille? Dans ce milieu d'hommes, la présence d'une femme ajoute à la fascination.

De Marseille, j'avais rejoint Ibiza et retrouvé ma vieille copine Isabelle Bich. Mon amitié fraternelle pour Isabelle fit l'exception: j'acceptai de rompre ma solitude et je l'embarquai comme passagère. Partie pour un voyage solitaire sur la trace de mes ancêtres, j'étais finalement ravie qu'Isabelle m'accompagne dans cette aventure. Plus qu'une amie, c'est une sœur! Elle est aussi la marraine de ma fille. Nous avons tant de souvenirs communs. Elle était photographe, et nous vivions nos reportages photos comme de grandes vacances. Elle avait couvert le Paris-Dakar et rêvait de revoir Alger. Il n'en fallait pas plus pour me convaincre. Le moment était pourtant mal choisi: nous étions le 11 septembre. Un climat lourd de terreur empoisonnait l'Algérie. Les décennies précédentes, le pays avait été frappé par des séries d'attentats sanglants. Tout le monde nous déconseillait d'effectuer ce voyage.

En prenant le grand large, nous n'avions nulle inquiétude. Les solitudes marines sont inaccessibles aux crispations humaines. Et lorsque après deux jours de mer, la nuit finissant, nous aperçûmes, au loin, les lueurs d'Alger, l'émotion nous gagna. Avant d'accoster, nous ralentîmes l'allure pour profiter du lever du jour flamboyant.

À l'aube, la prière du matin retentissait depuis la Grande Mosquée. Chant venu du fond des âges, du sommet d'un minaret presque aussi haut que la tour Eiffel, le plus élevé du monde méditerranéen.

Après ce moment merveilleux, la vie à terre et son tumulte reprirent leurs droits: une fois à quai, nous dûmes supporter d'interminables palabres avec la douane et la police des frontières. C'était horripilant. Nous n'avions plus rien à manger à bord. Simple fringale ou influence des lieux, je rêvais d'un couscous depuis au moins trois jours. Ce n'est qu'en fin de journée qu'on nous autorisa enfin à sortir de la zone portuaire. Une permission de minuit, que dis-je, une permission de onze heures nous fut accordée. On nous mit en garde contre les dangers que nous étions censées courir, nous, deux femmes seules se promenant à Alger, la nuit.

C'est en avançant au hasard par les rues que je découvris cette ville dont la beauté me fascinait. Alger la Blanche, avec ses arcades et ses immeubles haussmanniens, m'était déjà familière. Sa silhouette auréolée de soleil se dessinait déjà dans ma mémoire, vivante encore des récits de ma famille. Tout au long de mon enfance, ma mère, ma tante et mon grand-père m'avaient fait partager leurs souvenirs, et je ne pouvais m'empêcher d'arpenter Alger en songeant à la ville où avaient vécu mes aïeux.

À Alger m'avait-on dit, ce sont les femmes qui portent la culotte. On serait tenté par un mauvais jeu de mots, en constatant qu'elles portent aussi le voile… Cette contrainte, assumée ou non, est contournée par les jeunes filles avec élégance et virtuosité. Les robes ou les jeans sont souvent portés très près du corps. Quant au voile, réduit à un simple foulard, il ressemblerait presque à un accessoire de mode. Ironie du sort, il suggère même parfois la féminité — sans la dévoiler. Les vêtements présentés pêle-mêle dans les magasins témoignent de cette ambiguïté assumée ou non. Strings et voiles sont vendus dans les mêmes échoppes. En ce qui me concerne, je n'ai acheté que des strings.

Les voiles ne seront jamais pour moi que les outils de mes courses au large et l'expression de ma liberté.

Ici, à Alger, fourmillaient et se mélangeaient toutes les générations de femmes. Les *fatmas* voilées à l'ancienne croisaient les jeunes femmes maquillées, le regard fier et droit, la tête haute, en quête d'émancipation. Sans oublier ces femmes internationales, libres, modernes, vivant depuis toujours à l'occidentale, habillées comme vous et moi, qui seraient passées inaperçues à Paris ou à New York. La rue Michelet, jalonnée de boutiques, fourmillait de passantes et de

passants, d'étudiantes et d'étudiants.

Isabelle et moi avons été recueillies rapidement par des amis d'amis installés à El Biar, un des plus beaux quartiers d'Alger. Notre famille d'accueil faisait partie de cette catégorie d'Algérois irréductibles aux injonctions des religieux. Chez nos hôtes, le décalage de style de vie avec la population me semblait manifeste. Nous habitions chez des citoyens du monde, comme moi. Grands cœurs, vrai sens de l'accueil, ils partageaient les qualités de beaucoup de voyageurs… Depuis leur maison, on profitait d'un splendide point de vue sur la ville. Je songeais à ma mère, qui jeune fille contemplait ce même paysage. De cap Caccin à cap Matifou, la baie consacre l'union d'une mer éblouissante et de montagnes majestueuses.

Le confort que nous offraient nos hôtes contrastait avec les conditions de vie spartiates auxquelles nous étions habituées dans mon petit bateau. Je pensais à lui, *Largade* — c'est ainsi que je l'avais baptisé —, amarré à ce même quai où accostent les énormes ferries qui font l'aller-retour de Marseille ou de Barcelone. Ces monstres marins à la gueule grande ouverte embarquent dans leurs entrailles des voitures surmontées de paquets arrimés avec des moyens de fortune. La France entière se rassemble ici; la diversité des plaques d'immatriculation en témoigne. Les passagers débarquent en famille pour passer des vacances «au pays».

Nous étions l'unique bateau de plaisance dans le port d'Alger et attirions donc beaucoup l'attention. Personne ici n'avait jamais vu deux femmes seules s'aventurer à croiser dans ce coin de la Méditerranée. Il n'y avait d'ailleurs aucun plaisancier sur cette côte du Maghreb. Les instructions nautiques avertissaient les marins qu'ils n'y étaient pas les bienvenus — c'est ce genre de mise en garde qui, précisément, éveilla ma curiosité. Si j'avais désiré rencontrer des plaisanciers, je serais allée en Corse. Moi, je voyage pour découvrir de nouveaux horizons. J'aime les terres vierges de touristes.

Nos hôtes, Rachida et son frère Halim, nous ont fait découvrir les trésors de ce pays magnifique, riche d'une histoire exceptionnelle. Nous nous sommes promenés au milieu des ruines romaines de Tipaza. L'Antiquité y déploie ses trésors au bord de l'eau. C'est là que nous avons sympathisé avec Leila, une navigatrice algérienne, probablement la seule dans ce pays. Son bateau était ancré à La Madrague, à côté d'Alger. Entre cette Madrague algéroise et ma Madrague marseillaise, se noua un lien d'amitié tissé par les deux coureuses d'océans que nous sommes! Belle et singulière coïncidence, qui porterait ses fruits: Leila participerait à L'Odyssée des femmes, course à la voile à travers la Méditerranée que je souhaitais organiser

pour transmettre la passion du grand large aux femmes de tous les azimuts.

Après une dizaine de jours, et de très belles rencontres, nous mettions le cap vers la Kabylie et gagnions Tigzirt. Un petit port de pêche où les Romains s'étaient installés. Ils choisissaient toujours avec beaucoup de discernement les lieux où ils s'établissaient. La relative modestie de Tigzirt ne présage en rien de sa richesse passée. Comptoir phénicien, puis port carthaginois, il a été agrandi et embelli par l'empereur Septime Sévère, qui en fit une importante cité. L'épisode qui peut sembler anodin prend tout son sens lorsque l'on sait que Septime, quoique citoyen romain, était d'origine berbère! Détail d'importance, qui montre que les civilisations ne sont jamais construites d'une seule pièce. Et ici, comme ailleurs, le mélange harmonieux des peuples et des cultures est source de vie et de richesse.

Je prends peu à peu conscience de ma situation et la détresse m'envahit comme l'eau alourdit mes vêtements. De mon bateau, à présent, je ne distingue plus que le feu de mât. Autour de moi, le noir, rien que le noir. L'eau n'est ni chaude ni froide. Je ne la sens pas, je flotte comme en apesanteur. Cosmonaute échouée au milieu d'un univers immense, démesuré, inconnu, effrayant. Je flotte à la verticale, remuant du mieux que je peux pour ne pas couler. Impuissante, je suis des yeux le long sillage de mon bateau qui a déjà disparu. Ce soir tout est noir. Le premier croissant de lune vient de se coucher — ciel et mer s'assemblent dans le noir.

Une belle nuit étoilée sans aucun nuage se révèle peu à peu. Il est un peu plus de minuit, ou un peu moins, car cette nuit c'est le changement d'heure. Nous passons de l'heure en temps universel plus deux heures, soit l'heure d'été, à l'heure d'hiver, temps universel plus une heure. Pour nous, les marins naviguant sur les mers du monde, cela ne change rien, nous vivons à l'heure solaire, nous sommes réglés sur l'heure en temps universel (TU); c'est l'heure du méridien de Greenwich (GMT time).

Pour moi ce soir, peu importe l'heure. Je suis à l'eau, tombée loin de mon bateau, seule et impuissante face à mon destin. Il est terrible, ce silence; je m'y enfonce comme dans un puits, lorsque, après avoir cherché mentalement toutes les possibilités de salut, je n'en trouve aucune qui soit à ma portée. Au silence du grand large, au silence de la nuit, vient se joindre, effrayant, insupportable, cauchemardesque, ce silence de l'effroi, il se dresse devant moi telle une muraille infranchissable, un mur glacé qui signifie que je vais mourir.

Hocine, l'entraîneur de l'équipe nationale de voile, rencontré à Alger, m'avait recommandé cette escale à Tigzirt. Il nous y attendait. Il n'était pas le seul à guetter mon arrivée! Parmi tous les chats abandonnés qui erraient sur le port, l'un d'eux vint vers moi en

miaulant. C'était un chat roux — on dit que les chats roux portent bonheur. Avant d'aller me dédouaner de la corvée administrative, j'ai pris la décision de l'adopter s'il m'attendait toujours à mon retour. Après de longues heures de palabres, je revins sur le quai. Pas de chat. J'étais sur le point de renoncer à lui lorsqu'un gamin me présenta une minuscule créature rousse qu'il serrait dans le creux de ses mains. C'était un petit animal tigré, tout maigre, aux grandes oreilles et aux yeux exorbités. J'avais retrouvé mon protégé. C'est ainsi que Bylka devint notre nouveau passager. À présent nous étions trois à bord. Une bien mauvaise affaire pour ce pauvre Bylka, qui, comme tous les chats, aurait sans doute préféré la chaleur d'un foyer et le confort d'un fauteuil au pont d'un voilier battu par les flots et le vent! Il était loin de se douter de ce qui arriverait à sa nouvelle «maman», un mois à peine après son adoption.

Nous avons longé les côtes splendides, totalement vierges et sauvages de l'Algérie; puis celles du nord de la Tunisie — tout aussi désertes. J'ai choisi de laisser mon bateau une semaine à Sidi Bou Saïd pour faire un aller-retour en paquebot: Isabelle et moi avions quelques rendez-vous en France. Nous avons quitté Carthage accompagnées de Bylka qui disposait maintenant d'un passeport de «chat européen»!

Nous laissions derrière nous les vestiges de cette civilisation méditerranéenne. Les Romains avaient tout construit à partir de l'eau. Les bains, les thermes attestent de ce savoir que nous avons perdu. La vie en mer, la solitude, l'ivresse que font naître les dizaines d'heures de veille passées à chevaucher les flots déchaînés, m'ont rendue sensible, plus que toute autre, à ce qui, chez l'homme, participe d'une symbiose avec la nature. J'ai toujours cherché à vivre en harmonie avec cette planète qui nous donne la vie et dont nous sommes responsables. Marin, je le suis par vocation; écologiste, par nature. Comment donc ne pas m'émerveiller devant ces peuples de l'Antiquité qui avaient su construire sans dénaturer? Je regrette de constater que nous avons oublié l'art de vivre en harmonie avec la nature. Nous n'avons conscience de la puissance de l'eau que lors des inondations ou des sécheresses. Les Romains ne faisaient pas une ville sans prévoir une bonne gestion des stocks d'eau. Avant d'édifier la ville elle-même, ils établissaient un plan souterrain en fonction des besoins. Cette précaution n'envisageait pas seulement les possibilités de sécheresse, mais aussi les risques d'inondations. Aqueducs, égouts, puits et citernes attestent de ce savoir-faire particulièrement impressionnant à Carthage, sur le site des imposantes citernes de La Malga. Carthage, ville phénicienne, était tombée aux mains de Rome après quatre années de siège. Elle témoigne du plus haut degré de civilisation

atteint par les Romains, mais aussi de la grandeur de toutes les civilisations méditerranéennes de l'Antiquité. Il faut dire que les villes étaient moins peuplées que les grandes métropoles modernes. Nous étions beaucoup moins nombreux sur la planète. Les travaux à réaliser étaient de moindre ampleur. J'éprouve pour ces peuples qui sont à l'origine du monde moderne une véritable fascination. Phéniciens, Grecs, Romains sont nos pères dans l'histoire du monde.

J'étais revenue seule à Carthage. Seule, pas tout à fait, puisque Bylka — le chat marin — m'accompagnait. Avant de terminer mon périple, je décidai de faire escale à Rome; la ville était quasiment sur le chemin. Passage obligatoire pour boucler mon voyage sur les traces romaines à travers la Méditerranée.

À Rome, je me régalai huit jours durant. Comme chez beaucoup de mes amis marins, la fête qui suit les grandes traversées est à la mesure des privations endurées à bord. Et ici dans la «Ville éternelle», mon enthousiasme était tel que j'ai choisi de ne pas me priver. J'y retrouvai ma vieille copine Serena et comme à chaque escale, je fis de belles rencontres. Je jouai à la touriste errant dans les vieilles rues de Rome, Bylka perché sur mon épaule. J'adore traîner dans cette ville étincelante des fastes du passé, totalement hors du temps. Je pénètre dans chaque église — et Dieu sait si elles sont nombreuses! Il y en a à tous les coins de rue, surchargées d'or et de marbre, comme si les Romains avaient voulu se faire pardonner la mise à mort de Jésus! Toutes regorgent de statues et de fresques représentant les épisodes de la vie du Christ ou de sa mère. La *Madonna* y est présente dans les œuvres d'art comme sur les lèvres de tous les Italiens. Je ne manque pas de m'asperger d'eau bénite dans chacune d'elles — ça ne peut pas faire de mal. Pourquoi me priver? Toute ma vie j'ai vécu dans l'excès; la notion de limite m'insupporte. Et quand je fais quelque chose, je le fais toujours à fond. J'ai ma façon bien à moi de croire en Dieu. En mer, je communie avec les éléments. La contemplation des horizons, des intempéries capricieuses, qui peuvent transformer une surface étale et débonnaire en une cataracte dévastatrice, m'enthousiasme profondément. Comment s'étonner de ce que ces mystères interrogent les cœurs les plus endurcis? La question de Dieu, même privée de réponse, finit toujours par vous heurter, comme ces vagues que vous prenez en pleine face et par surprise, les jours de tempête. Qu'on ne s'étonne donc pas de me voir manifester autant de soif pour l'eau bénite que pour l'eau salée, ces jours où Rome, point final de mon périple, m'a éblouie de ses richesses!

Pénétrant dans les arènes du Colisée, l'émotion me donne la chair

de poule. Les poils hérissés, mon âme et mon corps ressentent la violence des mises à mort. Moi aussi, je sais me battre! Pourtant je n'ai jamais eu pour adversaire que le vent et la mer, si j'excepte mes démons intérieurs. Est-ce en moi la femme, ou l'aventurière, qui se rebelle? Comment cet idéal démocratique romain, cette science accomplie du droit, ce génie de l'organisation et la pratique de jeux aussi barbares ont-ils pu coexister?…

Dans l'arène les gladiateurs venaient saluer César en disant: «*Ave* César, ceux qui vont mourir te saluent.»

Certes, je sais, c'est attesté, que tous n'étaient pas mis à mort. C'était aussi un sport où les combattants gagnaient notoriété et liberté par leur courage et leur force herculéenne. Certains devenaient de vraies stars. Ils étaient esclaves, prises de guerre ou condamnés à mort, de tous pays et de toutes religions… Moi qui n'ai jamais connu que la liberté, je suis très impressionnée par ce qui, dans cette civilisation romaine, relève des habitudes les plus barbares. Il est pourtant vrai que chez nous, le pays des droits de l'homme, l'esclavage ne fut aboli qu'en 1848. Et le droit de vote n'a été accordé aux femmes qu'en 1945!

La rêverie avait pris possession de mon esprit durant cette escapade romaine. La réalité me fut rappelée d'un coup par ma fille Marie. Tandis que je me promenais entre Rome et Florence, j'avais perdu de vue que la rentrée des classes avait eu lieu depuis longtemps. Marie m'appela et m'annonça qu'il était temps que je revienne. J'étais seule à Rome. Isabelle ne m'avait pas rejointe. C'est donc seule que je quittai la Ville éternelle, le 28 octobre, jour de mon anniversaire. Nulle festivité pour ce départ, hors un petit repas au snack du coin avec ma vieille copine Serena, la belle Italienne qui m'avait accompagnée, avant de larguer les amarres.

Même si chacune de mes escales était l'occasion de retrouver l'un ou l'autre de mes amis, j'ai toujours voulu être seule en mer pour mon anniversaire. C'est là, en Méditerranée, que j'ai appris à naviguer. Bien sûr, j'ai la nostalgie de la Bretagne, avec ses lumières contrastées, son ciel chaotique, ses paysages marins violents et parfois diaboliques. J'aime tant le tempérament breton, avec ce côté abrupt qui garde toujours le sens de la fête et de l'accueil — avec énormément de pudeur!

Maintenant, j'ai peur. Oui! J'ai peur! Il me faut réagir. Par chance j'ai encore ma lampe frontale. Il faut enlever mes bottes. Mes jolies bottes mauves assez près du mollet, plus féminines que les gros godillots que je porte en mer habituellement. C'est bien le moment de penser à ça! Elles sont assorties à mon bateau rose et mauve: un vrai bateau de fille, que l'on

reconnaît de loin. Au début, elles étaient remplies d'air, elles m'aidaient à flotter. Puis l'eau a pénétré; il faut les retirer, car elles me font couler. Elles m'entraînent vers le fond. Si je veux tenir encore un tout petit peu, il me faut réduire l'énergie dépensée pour flotter. Ça paraît facile, comme ça. Imaginez-vous un instant: arrêter les petits mouvements de bras et de jambes qui vous font flotter, pour enlever des bottes en caoutchouc. D'autant plus qu'elles sont un peu moulantes. Chacune de ces manœuvres me fait couler. Première botte? Je me retrouve sous l'eau. J'y parviens toutefois sans m'épuiser. Même exercice pour la deuxième botte — mêmes conséquences. Maintenant, je dois retirer mon pantalon de ciré. Et pendant ce temps, je continue d'effectuer des gestes de survie, malgré la peur; je ne suis pas à l'abri d'un miracle, même s'il est totalement improbable. Je ne réfléchis plus, je me maintiens dans une espèce de survie animale. Jamais je n'aurais imaginé me retrouver dans une situation pareille lorsque j'ai commencé à naviguer! L'action me délivre un peu de cette terreur, qui, comme une mâchoire, se resserre progressivement sur moi et me blesse. Agir. Faire le point. Ne pas rester immobile. De toute façon, c'est impossible: immobile, je coule à pic. Je l'ai dit, je n'ai pas de gilet de sauvetage. Moi qui ai vaincu tant de fois les ouragans, moi qui ai bravé les quarantièmes rugissants dans la plus parfaite sérénité d'âme et de cœur, moi qui suis une des rares aventurières des océans à avoir remporté des courses mythiques, je vais mourir lors d'une simple balade, engloutie par une mer apaisée? L'ombre de Tabarly me hante. Le sens de toute ma vie va-t-il se dissoudre après cet accident idiot?

Le destin avait frappé à ma porte en 1976, aux États-Unis. J'étais partie seule pour trouver un embarquement à l'arrivée de la Transat en solitaire. J'espérais que des marins chercheraient des équipages pour ramener leur bateau vers l'Europe. J'attendais sur le quai où étaient amarrés les bateaux après l'arrivée de la course. J'étais habillée à la mode de cette époque. Un peu hippie: short coupé au ras des fesses, chemise indienne et un bandeau autour du front dans les cheveux. J'étais jeune. J'étais jolie. J'avais dix-huit ans, l'âge où l'on veut conquérir le monde, où l'on part sans hésiter à la poursuite de ses rêves. J'arpentais les quais, mais trop timide je n'osais demander à personne de m'embarquer. Je suis entrée dans le yacht-club pour prendre un café. Un homme s'approcha de moi. Il portait un maillot de bain complètement démodé, bleu marine rayé de petites lignes rouges. L'entrée du yacht-club lui était bien évidemment interdite: il était torse nu. Je lui proposai d'enfiler mon blouson de mer. Il me regarda droit dans les yeux, me sourit et me dit:

«Mademoiselle, voulez-vous traverser l'Atlantique avec moi?»

Il venait de traverser l'Atlantique en solitaire et n'avait pas vu de femmes durant de longues semaines. Il ne cherchait sans doute qu'à me séduire. Il venait de gagner dans sa catégorie, les moins de quinze

mètres, sur un voilier en aluminium brut baptisé *Petrouchka*. Son nom était Jean-Claude Parisis. Il ne m'était pas inconnu; je connaissais sa réputation. Il travaillait pour Marc Linski dans son école de voile. Linski était un ami de mon père; il était venu s'installer à la maison lorsqu'il écrivait pour lui *La Voile sauvage.* Il avait créé une école de haute mer avec des «guides» qui n'étaient autres que de vrais coureurs de mer. La plupart étaient engagés dans cette course en solitaire. Parisis était venu à la voile quelques années plus tôt. D'origine périgourdine, il travaillait à l'usine, et c'est en montant des Abribus à Marseille qu'il avait rêvé en apercevant les bateaux de Marc Linski. C'était un homme puissant, charmant. Par son bon sens, il tenait du paysan… et du marin. Il avait aussi le sens inné de l'amitié.

Je me suis entendue dire «oui». J'avais rencontré ma planche de salut. Je ne comprenais pas que mon avenir était en train de se jouer. Souvent à cet âge-là, l'avenir, chargé de rêves et de mystères, semble indéchiffrable. Ce n'était pas mon cas. Moi, je rêvais juste de traverser l'Atlantique. Pour découvrir l'immensité de la mer.

En embarquant avec Parisis, j'avais en revanche conscience de la chance énorme qui m'était offerte. Qu'on imagine un peu la scène: une jeune fille, encore adolescente, porte en elle un rêve fou, tellement fou que n'importe quelle personne sensée lui dirait: «Tu rêves, ma fille.» Et soudain, un homme apparaît. Et dans un sourire, il offre son rêve à cette jeune fille, comme ça, sans ambages. «Oui», je me suis entendue dire «oui». L'aventure me fut offerte comme on offre un bouquet. Jean-Claude Parisis fut le magicien qui combla mes aspirations en une seule phrase. Il fut aussi mon premier amour.

C'était la première fois que mon cœur battait à tout rompre.

Durant cette traversée de l'Atlantique, j'allais trouver mon paradis, mon univers: la mer. Nous vivions au rythme des couchers de soleil avec pour seules limites le ciel immense et la courbe de l'horizon, pour seule compagnie les dauphins et le souffle des baleines. Juste après ce retour, je décidai de suivre Jean-Claude. Un matin, je laissai un mot à mes parents sur mon oreiller et filai vers Nice pour le retrouver. J'avais dix-neuf ans et j'étais décidée à prendre le large.

Qu'on ne se trompe pas sur ma vie intime de jeune femme. Je déteste mentir. Je ne veux pas en faire un mystère: j'avais eu pas mal d'aventures, depuis mon adolescence.

Plus tard, lorsque *Paris Match* titra: «Florence Arthaud a un fiancé dans chaque port», mon père me lança qu'il avait honte de sa fille. En vérité, je n'ai jamais eu trop de place en moi pour une vie amoureuse. J'ai mené une existence bien remplie, un peu tumultueuse, c'est vrai. Aucun homme ne m'a comblée autant que l'océan; c'est la mer qui me fait vibrer, l'océan m'emporte. La vie de couple ne m'a jamais fait rêver. J'aime trop ma liberté!

Mon bateau a totalement disparu. Je ne le vois plus. Il a été englouti par la nuit et le silence. Ce soir la mer est muette. La mort, telle une ombre, rôde autour de moi. Elle m'entoure. Elle m'enveloppe comme un suaire. Sur mon bateau, je n'ai aucune raison d'avoir peur. Je n'ai pas peur de la mer, ni des grosses tempêtes. Elles m'effraient moins que la cruauté humaine. Mon bateau a disparu, avalé par la nuit. À son bord, il n'y a plus que Bylka, unique moussaillon. Je crois qu'il a miaulé. Puis plus rien. J'ai peur. Je suis perdue. C'est absurde, insupportable. L'évidence, l'affreuse évidence, s'impose à moi. Je vais mourir noyée, engloutie par l'abîme des profondeurs et les ténèbres de cette nuit noire. L'eau m'envahit. Elle s'est glissée dans mes vêtements, imprègne mes sous-vêtements polaires. Plongée dans cette immensité liquide, je commence à me sentir aspirée par le fond. Noyée dans ce silence macabre et insupportable. Silence de la mer. Silence du ciel. Silence de tout ce qui m'entoure. J'ai peur. Peur des profondeurs marines. Peur de l'obscurité. Peur de ce ciel rempli d'étoiles muettes et froides. Peur de mourir. Tabarly a disparu de la même façon. Il est tombé, après avoir été frappé d'un coup de bôme. Ses équipiers disent avoir entendu sa voix, puis plus rien. Je pense à lui.

J'avais rencontré à Auckland l'équipage *Pen Duick VI*, lors d'une escale de la course autour du monde. C'était toujours en 1976. Il y avait là Titouan Lamazou, les frères Poupon, Jean-Louis Étienne, Jean-François Coste. Tous jeunes et jolis garçons. De ces moments-là est née entre nous une amitié inébranlable. J'étais venue rejoindre mon amoureux, Jean-Claude Parisis, qui était parti avec Alain Gabbay faire la «Whitbread», la fameuse course autour du monde. Je voulais qu'il m'emmène. Sa réponse avait été catégorique:

«Jamais je n'imposerai ma fiancée comme équipière sur un bateau.»

C'était avec de chaudes larmes que j'avais regardé partir tous ces bateaux… sans moi. Beaucoup prétendaient qu'une femme dans l'équipage perturbe nécessairement les hommes qui ne sont pas de marbre… J'opposai à ce jugement une réaction qui engagea toute ma vie.

«Allez vous faire foutre, me suis-je dit. Puisque c'est ainsi, j'irai naviguer toute seule.»

Alors, l'idée de participer à la Route du Rhum commença à naître en moi. Cette décision ne donnait pas de solution immédiate à mon problème. J'étais aux antipodes. Sans bateau, sans argent, mais avec un sacré rêve en tête: faire la Route du Rhum, malgré mes dix-neuf ans et sans jamais avoir navigué en solitaire. J'étais hantée par mon projet. Mon retour en France fut agrémenté par un séjour d'un mois en Polynésie. De ces îles enchanteresses, à l'approche de Noël, j'envoyai une petite carte de vœux à mes parents. Nous avions totalement coupé les ponts depuis ma fugue, un an auparavant. Je pensais naïvement

qu'ils viendraient me chercher à l'arrivée de l'avion. Je n'avais presque pas d'argent. Durant les quatre semaines de mon séjour à Tahiti, j'ai vécu avec à peine cinq francs par jour, hébergée chez l'habitant. Je dus même loger dans un hôtel peu recommandable à Raiatea où, toute la nuit, des hommes vinrent frapper à ma porte. Je me liai d'amitié avec une jeune Tahitienne. Ses parents, chez qui j'habitais, me trouvaient affreusement maigre. Pour subsister, je volais des boîtes de thon et quelques oranges dans les petites épiceries tenues par les Chinois, craignant les représailles si je me faisais choper. Avec ma nouvelle copine, jolie vahiné dont j'ai oublié le nom, nous allions sur le récif à Bora Bora ramasser des sortes de gros bigorneaux que nous mangions tout crus après les avoir fracassés sur le corail. Elle les trouvait délicieux et moi détestables. Les eaux turquoise du lagon regorgeaient de coquillages merveilleux dont les touristes raffolaient. J'avais faim. Je récupérais des coquillages que j'essayais de vendre. D'abord accueillie par la famille de ma nouvelle amie, je finis par trouver à me loger dans une chambre d'hôte pour cinq francs par jour. Le soir, nous faisions la fête au son des ukulélés.

De retour à Tahiti, je rencontrai Moitessier. J'avais connu Bernard dont mon père avait édité tous les écrits et, parmi eux, *La Longue Route*, le récit de son aventure solitaire lors du Golden Globe Challenge, la première course autour du monde en solitaire, en 1968–1969. Je l'admirais…

C'était un marin philosophe. Un précurseur comme tous ceux qui prirent le départ du premier Golden Globe Challenge. Ce défi incroyable était financé par le *Sunday Times*; c'était la première course autour du monde en solitaire sans escale.

Il n'y eu pas de départ collectif: les concurrents étaient autonomes. À condition qu'ils partent d'un port situé au-delà de quarante degrés de latitude nord entre le 1er juin et le 31 octobre 1968, ils pouvaient participer. Ils devaient tous réaliser un tour du monde en solitaire par les trois caps (cap Horn, cap Leeuwin et cap de Bonne-Espérance) sans toucher terre, sans aide extérieure ni ravitaillement.

Des neuf concurrents engagés, seul le Britannique Robin Knox-Johnston, sur son ketch de dix mètres *Suhaili*, revint à bon port. Alex Corozzo, John Ridgway, Loïck Fougeron et Leslie King abandonnèrent avant même de quitter l'Atlantique. Chay Blyth — qui avait pris la mer sans aucune expérience de la navigation — franchit le cap de Bonne-Espérance avant d'abandonner. Nigel Tetley sombra, alors qu'il était en tête, à mille cent milles de l'arrivée. Donald Crowhurst — qui avait communiqué par radio de fausses positions en faisant croire qu'il effectuait réellement son tour du monde — se suicida. Bernard

Moitessier, lui — alors qu'il était en tête de cette course mythique — , décida après le passage du Horn de continuer sa route vers Tahiti, ce qui représente un demi-tour du monde en plus. Après ces mois de méditation solitaire autour du monde, il aspirait à une vie proche de la nature, plus spirituelle dans les îles polynésiennes où tout lui semblait intact et joyeux.

Tous ces gars naviguaient sur de petits bateaux de dix ou douze mètres maximum, chargés à bloc de vivres et d'eau pour plus de trois cents jours de mer, en affrontant les quarantièmes rugissants et les cinquantièmes hurlants. Ils sont de vrais héros, de vrais aventuriers, de vrais précurseurs…

Nous avons déjeuné sur l'herbe devant son bateau amarré face à la poste. Bien d'autres aventuriers s'étaient laissé envoûter par la paix et la magie de ce paradis terrestre.

Nous étions en pleines années «*peace and love*». Certains partaient faire du fromage de chèvre dans les Pyrénées, d'autres allaient à Katmandou, d'autres encore larguaient les amarres pour le bout du monde. Tous cherchaient un monde meilleur.

À Paris, personne ne m'attendait. J'arrivai à l'aéroport avec vingt centimes en poche. Un passager accepta de me déposer chez une copine.

Mes parents, dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis mon départ brutal, n'avaient pas répondu à ma carte. Cela faisait un an que j'avais claqué la porte de la maison en leur laissant un simple mot sous l'oreiller; j'étais convaincue que ma famille ne voulait plus me voir…

C'était la semaine du Salon nautique. Je décidai d'aller y faire un tour et, au détour d'une allée, je croisai ma mère. Après de chaudes embrassades, elle me proposa de passer dîner à la maison pour raconter mes voyages et les péripéties que j'avais dû affronter depuis que j'avais quitté le cocon familial.

Mon père cherchait un navigateur pour convoyer son voilier de Toulon aux Antilles, là où mon frère faisait son service militaire. J'avais toujours dans l'idée de participer à la Route du Rhum; ce convoyage était une occasion formidable de m'entraîner sur ce trajet. J'ignorais à ce moment-là que c'est précisément de ce bateau que je tomberais, trente ans plus tard.

Je proposai alors un marché à mon père.

«OK, papa, je ne te demande pas d'argent, seulement le paiement de mes frais et mon billet de retour, à condition de le faire seule.»

Mon père était réticent à cause des risques de collision en

Méditerranée et le long des côtes africaines où il y a énormément de trafic (cargos, chalutiers, plaisanciers).

«Prends un équipier jusqu'aux Canaries, ensuite, si tu veux, tu traverseras l'Atlantique seule jusqu'en Guadeloupe.»

Marché conclu.

Je venais d'avoir vingt ans. Mon cousin Marc, qui lui en avait dix-huit, serait mon équipier jusqu'aux îles Canaries. Et de là je m'élancerais seule pour la Guadeloupe. Cette traversée serait un formidable entraînement pour la Route du Rhum. Nous étions en mai 1978 et il ne fallait pas perdre de temps pour partir avant la période des cyclones.

À l'époque, je devais subir une petite intervention chirurgicale à Tanger où je connaissais un couple de médecins; cela allait nous retarder un peu…

Cependant, mon principal problème était surtout que je manquais d'argent. Mais mon père avait mis à bord une caisse de whisky en prévision de sa croisière aux Antilles. Nous étions à Gibraltar où la bouteille de whisky, détaxée, s'achetait huit francs. À Tanger, nous savions que nous les revendrions à prix d'or! Nous chargeâmes donc le bateau de quelques caisses pour les passer en douce.

Le douanier ferma les yeux sur notre cargaison, et Marc, mon cousin, écoula notre stock au marché noir. Il réussit à vendre cinquante francs des bouteilles que nous avions payées huit francs! Notre caisse de bord était renflouée. Nous pouvions appareiller pour de nouvelles aventures!

Je ne veux pas mourir. Je ne veux pas connaître cette chose affreuse qui vous frôle dans les situations extrêmes et qu'on appelle «mort»…

Il doit être minuit. Je ne sais pas exactement. Je n'ai aucune chance de me sortir de là. Je ne me dis pas cela de cette façon, bien sûr. Au moment où j'écris ces lignes, je suis sauve. La mort m'a accordé un sursis. Alors c'est facile d'écrire: «Je meurs.» Facile de dire: «J'ai failli mourir.» Mais à l'instant où, sur le point d'être engloutie, la certitude est là, sourde, inexorable, je n'ai aucun moyen de le dire à personne. À personne! Je suis seule, absolument abandonnée. Lorsque j'aurai été avalée par la mer, on dira: «Florence Arthaud a disparu en mer.»

Je sais que la côte la plus proche est à quinze milles. Je suis bien trop loin à cette heure pour croiser un pêcheur. Et à cette époque de l'année, comment espérer rencontrer un plaisancier? Quinze milles… presque trente kilomètres! Même si je suis bonne nageuse, c'est impossible à faire à la nage, surtout dans cette eau plutôt froide. Je suis seule, seule dans l'immensité noire! Je suis foutue… L'image de ma fille Marie m'apparaît et m'obsède. Son joli petit minois à la longue chevelure rousse m'accompagne. Elle va être orpheline, alors qu'elle n'a que dix-huit ans. J'ai vu tous les océans, leur bleu profond, la grisaille des tempêtes, les lagons émeraude et

limpides. Mais ce soir, la mer est noire.

Surtout ne pas trop paniquer. Je n'ai ni froid ni chaud. Mon corps ne ressent rien. Il est inutile d'essayer de rattraper le bateau… Il file sur sa route vers le cap Corse à cinq nœuds sous pilote automatique. Il n'y a pas trop de mer. Dans la langue des marins, ça signifie: pas trop de creux. Je suis hébétée. Je scrute l'horizon. Le ciel. Les étoiles. Où est-elle, l'étoile qui me sauvera?

Philou Poupon m'avait appris le ciel nocturne. Nous naviguions en double pour l'AG2R. Nous étions dans la «pétole». La pétole, pour les marins, c'est cette calamité qui pour les vacanciers est un paradis: l'absence totale de vent. Pas un souffle d'air, pas une ride sur l'eau. Assis dans le cockpit à mes côtés, il m'enseignait les constellations. Je passais des moments magiques, sur cette mer immensément calme, «ce bleu ineffable». On n'avait pas un brin de vent, tous nos concurrents nous dépassaient. Il faisait chaud, très chaud sous ces latitudes, au mois de mai. Nous plongions parfois autour de notre bateau immobile afin de nous rafraîchir. Bien sûr, je ne m'éloignais jamais beaucoup, car j'ai toujours eu peur de la profondeur des océans. Il y avait sous moi trois mille mètres d'un monde inconnu que j'imaginais peuplé de monstres; un monde à la Jules Verne encore inexploré. J'ai vécu avec Philou des heures inoubliables. Il est mon ami, ma famille, mon frère.

Je ne dois pas rester immobile. Il faut nager, mais où? Que faire? Je ne veux pas me laisser abattre. Je ne dois pas céder à la terreur. Je connais mes capacités physiques. Mon endurance. J'en ai vu d'autres. Je connais le sens du verbe «résister». J'ai pris les paquets de mer dans la figure, des années durant. Je sais comment lutter pendant des heures contre le sommeil. Contre le froid. Contre les défaillances de mon corps. Je sais résister aux crises de tachycardie. Je sais résister aux crampes. Là, je suis en pleine possession de mes moyens physiques. Je dois résister. Cette chute idiote, bon sang, quelle dérision! On dit en Bretagne que la plupart des marins retrouvés noyés ont la braguette ouverte!

Au-dessus de moi, l'immensité muette des étoiles. Je reconnais toutes ces constellations. Le ciel est tellement pur et étoilé, surtout sans lune. Ce ciel que peu de gens prennent le temps de contempler. Quand moi, je l'ai à ma disposition. Il sera l'unique témoin de ma mort.

À l'est, je devine le halo de la marina de Macinaggio; c'est par là que je décide de me diriger.

Macinaggio me rappelle une formidable correction que j'ai reçue de mon père. À l'époque, j'avais treize ans et physiquement j'en faisais seize. On portait toutes des robes de gitanes avec une chaîne autour de la taille, à la manière de Brigitte Bardot. Après le déjeuner, le propriétaire d'un bateau voisin m'a proposé d'aller faire une promenade. Lorsque je suis revenue de cette équipée clandestine — qui était pourtant bien innocente — , j'ai pris une gifle cinglante.

Même si j'ai été élevée comme un garçon, et entre deux garçons, on m'imposait de nombreuses restrictions en tant que fille. J'étais attirante et je paraissais beaucoup plus âgée que je ne l'étais. Mes parents craignaient que je vive une histoire d'amour trop précoce. Quand mes frères avouaient leurs conquêtes et aventures sexuelles, ils étaient presque accueillis en héros. Moi, quand très jeune j'ai eu ma première aventure, je ne m'en suis pas vantée! J'ai souffert de cette discrimination tout au long de mon enfance. Le fait est que je ne jouissais pas de la même liberté que mes frères Jean-Marie, l'aîné, l'idole, et Hubert, le petit dernier, le chouchou. Je n'avais le droit de sortir qu'accompagnée de Jean-Marie avec ses copains aux cheveux longs qui avaient tous un à deux ans de plus que moi. Ou alors j'avais le droit de faire du sport au Racing. Je m'échappais de mon école de bonnes sœurs où il n'y avait que des filles pour faire du sport tous les soirs… avec des garçons! Lorsque les mamans de mes copines appelaient ma mère pour demander l'autorisation de me laisser sortir, elle répondait: «Faites ce que vous voulez avec votre fille, je fais ce que je veux avec la mienne.»

Je pouvais tout entreprendre, mais seulement si j'étais accompagnée de Jean-Marie. Il nous arrivait, par exemple, de prendre le bateau de notre père, et de partir naviguer autour des îles d'Hyères pendant plusieurs jours; nous n'étions pourtant que des gamins. Tout était possible avec lui. Mais seule, jamais on ne m'aurait autorisé de pareilles escapades. Ce verrou posé sur ma jeunesse, je l'ai fait sauter d'un coup. La jeune captive des modes de vie bourgeois est devenue une sauvage qu'aucun homme ni aucune loi ne pourrait plus jamais réprimer.

Les lumières de Macinaggio vont me guider. Autant nager, plutôt que demeurer immobile. Chaque instant paraît une heure. Le destin qui veut peser sur moi ne perd pas son temps. J'ai quitté mon pantalon de ciré; il me reste à retirer ma veste de quart. La situation me semble irréelle. Malgré le halo de peur qui m'entoure, je n'en reviens toujours pas. Ma terreur a beau s'amplifier, je ne parviens pas à croire à ce qui m'arrive. Je résiste, je tente de survivre, je ne peux pas me rendre à l'évidence et me résoudre à la mort. Ce n'est pas possible! Je vis ce que les autres marins disparus ont vécu avant moi. Mon sentiment de solitude est plus terrible que jamais. Je voulais passer mon anniversaire seule en mer, eh bien c'est réussi! Je suis seule. Seule! Au milieu de la mer, en pleine nuit! Moi qui me réjouissais de retrouver la Méditerranée, après toutes ces années passées en Bretagne!

La Bretagne et ses légendes m'ont envoûtée. Je découvris la mer d'Iroise en 1982, lorsque l'on construisit mon trimaran *Biotherm II*, à l'arsenal de Brest — un bateau construit à «l'arsouille», comme on dit là-bas. Brest — cette ville bombardée, reconstruite vite et mal sans aucune réflexion architecturale — me semblait sinistre au début.

Pourtant, je me suis peu à peu attachée à cet endroit sans charme et sans douceur, et aujourd'hui la rade de Brest est un des plus beaux sites que je connaisse avec la baie de Cook en Polynésie et bien sûr la rade de Marseille. Je ne connaissais alors que la Méditerranée et le Morbihan, mais je n'avais jamais mis les pieds dans le Finistère. Ce pays fascinant m'a immédiatement conquise. J'aimais ses rochers chaotiques, ses courants, ses îles entre ciel et mer, et toutes les légendes qui les accompagnent. J'aimais aussi ses dictons: «Qui voit Sein voit sa fin, qui voit Ouessant voit son sang, qui voit Molène voit sa peine, qui voit Groix voit sa croix.» L'histoire des naufragés ouessantins enchantait mon imagination. Il n'est pas si loin, le temps où les habitants auraient allumé des feux sur la grève pour attirer les bateaux sur les récifs. On dit même qu'ils attachaient des lampions au cul des vaches. Dans un frisson, je songeais à Tevennec, caillou hanté et tellement sinistre que jamais aucun gardien de phare n'avait réussi à s'y installer durablement. La légende raconte qu'un homme était mort de faim sur l'île. Malgré ses appels de détresse, aucun marin ne lui avait porté secours. Depuis, son âme hantait les lieux. La nuit, les gardiens entendaient la voix d'un fantôme qui leur donnait l'ordre de quitter l'endroit. Beaucoup devinrent fous; certains moururent de façon étrange. Le curé, venu exorciser l'île pour en chasser le diable, ne changea rien à la malédiction. C'est sans doute pourquoi le phare de Tevennec fut le premier de France à être automatisé.

À l'époque où je naviguais sur le trimaran *Biotherm* et sur le *Pierre Ier*, la mer d'Iroise était mon jardin liquide, planté d'archipels déchiquetés, de phares dressés dans la brume. Le gardien du phare de la Vieille saluait parfois mon passage dans le raz de Sein. Abandonnée au caprice des courants et des ciels, je voyais s'agiter le mouchoir qu'il tendait à bout de bras dans ma direction. À cet endroit, les remous étaient terrifiants. Ce geste suspendu entre le ciel et la mer paraissait me protéger du danger. Il me portait chance.

En 1981, lorsque je suis arrivée en Bretagne, La Trinité était mon repère. Eugène Riguidel faisait lui aussi construire son trimaran géant dans la rade de Brest. Tous les vendredis, je le suivais à La Trinité. Nous étions logés chez Jean Le Rouzic, un médecin que nous appelions le «bon docteur». Jean était une figure, un aventurier à sa manière, même s'il ne quittait jamais sa Bretagne natale. Il naviguait sur un vieux gréement arborant fièrement un *guénadu* — le pavillon breton. Il nous avait aménagé des chambres dans le grenier. Tous les marins se retrouvaient là-bas: Gabbay, les frères Poupon, Titouan Lamazou, Yves Le Cornec — surnommé Mickey — , Kersauson, Fauconnier et, bien sûr, Eugène Riguidel. Avec tous ces beaux mâles, la maison était devenue un véritable piège à filles. Dans les chambres,

on ne jouissait d'aucune intimité. Le matin, le bon docteur venait faire son inspection et s'amusait des turbulences de la nuit. La Trinité était La Mecque de la course au large — Tabarly, Colas nous y avaient précédés — et il en était le médecin. Il lui arrivait parfois de soigner les maladies un peu honteuses de ses hôtes!

À la fin de chaque été, Jean organisait une course de vélo. Il était lui-même très sportif, mais mauvais perdant. Il n'hésitait pas à dévaliser sa propre pharmacie pour se gaver de stimulants et finissait souvent la course sur le bas-côté, en vomissant tripes et boyaux. Il ne lésinait pas sur les doses!

Lors des régates de vieux gréements, nous étions tous morts de honte à son bord. Il n'hésitait pas à utiliser le moteur de son bateau pour essayer d'avoir la peau de son fidèle concurrent Loïc Caradec. Tout le monde le savait et tous en riaient. Il trichait — et triche encore — sur son âge.

Il mit fin aux courses de vélo quand il atteignit la catégorie des seniors. Il remplaça alors l'épreuve sportive par un concours de pâtisserie. Les membres du jury terminaient l'épreuve avec une crise de foie, et la fête s'achevait sur un combat de tartes à la crème. Il avait aménagé dans sa maison une sorte de *home* cinéma. Les épisodes de Laurel et Hardy nous étaient si familiers que nous connaissions les répliques par cœur. À l'époque où se réunissait chez lui notre joyeuse compagnie, il était connu pour sa générosité et son sens de l'accueil. Il soignait les pêcheurs du coin qui le payaient en poissons. Il nous avait laissés refaire à notre façon les chambres qu'il nous avait attribuées. J'avais peint la mienne en rose et blanc. Mickey avait peint la sienne en gris et jaune. Lorsque nous n'étions pas en mer ou à Paris à la chasse aux sponsors, nous vivions tous là. Nous n'avions pas de maison, pas un sou en poche, mais des rêves plein la tête. On s'était recréé chez le bon docteur une nouvelle famille, unie par notre désir de liberté et d'aventure. Nous rêvions d'aller naviguer autour du monde. Notre vie était portée par nos aspirations. Nous ne connaissions ni les épreuves, ni les chagrins. Aspirant à régner sur les mers, nous pensions régner sur nos vies. Une félicité si simple et pourtant si singulière, quand la plupart de nos congénères s'apprêtaient à donner quarante années de leur vie pour un patron, une entreprise, une famille.

La mer qui fut toute ma vie, qui m'a tout appris. La mer, cette passion dévorante. La mer, mon combat pour la liberté. La mer qui engloutira mon dernier soupir. La mer qui m'emportera dans le mystère de ses profondeurs.

Je dois remuer les jambes pour ne pas couler. Nager, nager. Lutter contre cette peur qui voudrait me paralyser. Je vais mourir, c'est sûr, mais quand? Dans combien de temps? À quel miracle pourrais-je me raccrocher?

J'essaye de ne pas penser. Je cherche presque malgré moi un signe d'espoir. Toujours rien, l'horizon est vide, la mer est noire. Seul signe de vie, le halo de Macinaggio. Là-bas, les gens vivent. Ils dînent, regardent la télé, dorment, dansent, font l'amour pendant que moi, je me noie! Jamais je ne pourrai arriver à la nage jusque-là. Sans ces faibles lueurs, l'horizon est totalement vide. Je me tourne en tous sens. Rien. Je suis à quinze milles au large; pas un signe de vie autour de moi. La peur que j'éprouve n'a rien des frayeurs que je rencontre en course. Ces frissons-là, ces montées d'adrénaline, je les recherche! Sur les océans, même déchaînés, on reste projeté vers cet horizon qui, invisible ou non, signifie la vie, l'existence intense, limpide, et sans aucun doute l'éternité. Si je n'avais eu cet amour des grands frissons, je serais restée chez moi, j'aurais pris un travail comme tout le monde. Et j'aurais fait du tricot!

Il se trouve d'ailleurs que je tricote très bien. Oui, je sais moi aussi être une femme «comme les autres». Oui, j'ai l'amour des activités simples. Des pratiques connues de toutes les femmes depuis des siècles. «Fiancée de l'Atlantique», je le suis; j'aime et j'assume ce surnom. Il me plaît. Mais il plaît aussi à la petite fiancée de vivre sa vie de femme ordinaire! Élevée chez les bonnes sœurs, j'ai appris le tricot en même temps que la couture, le catéchisme et les bonnes manières. J'adorais tricoter!

Lorsque je donnais des cours en école de voile pour rembourser mes dettes de courses, j'emmenais mes clients naviguer sur l'Atlantique par tous les types de temps[1] et je tricotais des pulls jacquard sur le pont. Mon chat jouait avec les pelotes de laine pendant que mes stagiaires s'initiaient à la barre. Quand j'étais petite, je me faisais virer des cours de couture car j'étais dissipée; je devais faire des boutonnières ou des smocks. Je suis la reine de la boutonnière! Mes talents dans ce domaine m'ont énormément servi pendant toutes mes courses, lorsque je déchirais mes voiles. Le marin doit savoir coudre, ça fait partie des impératifs de la navigation. Une voile déchirée remet en cause toute la course. Et je ne saurais pas dire les kilomètres de «spi» déchirés que j'ai recousus dans ma vie de navigatrice!

Dans les années 1970, je confectionnais moi-même mes robes dans des tissus Laura Ashley que j'achetais avenue Victor-Hugo, à Paris. Je tricotais moi-même mes pulls, avec de la grosse laine et de grosses aiguilles; c'était la mode de l'époque. Je me déplaçais à Mobylette, chaussée de sabots qui me servaient de freins! Je fabriquais de petits carrés de laine pour les assembler et en faire une couverture patchwork. Par la suite, j'ai essayé de transmettre la technique du tricot à ma fille. Mais elle a tout laissé tomber au bout du troisième carré…

Je suis sur le point de retirer ma veste de quart. Je fouille dans mes poches, instinctivement. Et là…

Et là, oui, là: miracle! Je sens mon portable! Oui, miracle! En temps normal, je ne le garde jamais sur moi! Jamais! Il est toujours rangé là où je stocke mes bouts, dans le cockpit. Je retrouve l'espoir. J'ai acheté ce téléphone étanche avant de partir en croisière vers l'Algérie. Était-ce une intuition? Avant de tomber, j'ai longé la côte de l'île d'Elbe. Le temps était calme alors que je venais de passer une nuit épouvantable à manœuvrer entre les îles, avec un vent fort et une mer agitée. Fatiguée, j'avais profité d'une accalmie pour passer les coups de fil habituels; j'avais du réseau le long de l'île. Comme souvent lorsque je suis seule, je fais en sorte de rassurer ma famille et mes amis. J'avais regardé ma position et, machinalement, j'avais glissé mon portable dans ma poche. Geste que je ne fais jamais d'ordinaire. Dans la confusion et la panique, j'ai oublié que j'avais gardé ce téléphone sur moi. L'espoir renaît. L'effroi se transforme en peur.

La crainte de mourir est pour moi la seule vraie terreur. De quoi peut-on s'effrayer, sinon? De manquer un avion, un rendez-vous? De manquer d'argent? La vie est un cadeau, il faut la vivre pleinement et croire toujours en son destin. Là, ce soir-là, j'ai connu l'effroi! Je l'avais déjà ressenti une seule fois, cet effroi face à la mort, après mon chavirage lors de l'Ostar (la Transat anglaise en solitaire), sur les bancs de Terre-Neuve, en 1992. Je venais de chavirer alors que j'espérais faire le doublé Route du Rhum-Ostar, comme Philou Poupon.

Ce jour-là, j'avais été trop gourmande, j'allais trop vite. La veille, mon bateau avait enfourné; il s'était dressé à la verticale. Après avoir largué toutes les écoutes, il était retombé dans le bon sens, ouf! Mes jambes tremblaient de frayeur. Ça aurait dû être un avertissement. Dans ma volonté d'aller le plus vite possible, j'avais renoncé à mettre le pilote automatique, ce qui m'aurait permis de me reposer trente minutes. Et j'ai chaviré. C'était assez violent, le bateau s'est arrêté brutalement, et je me suis écrasé la tête dans la cabine. J'étais assommée. En me réveillant, j'étais perdue, ailleurs. J'avais rêvé dans mon demi-coma que mon petit frère Hubert m'accompagnait et je l'appelais. Il m'a fallu du temps pour revenir à la réalité, comprendre que j'étais seule, que j'avais chaviré et que je devais maintenant me tirer de ce mauvais pas. J'ai réussi à enfiler ma combinaison de survie, à sortir par la trappe prévue pour ce genre de problème et à déclencher ma balise Argos. Je flottais au sud des bancs de Terre-Neuve, bateau à l'envers; je bouchonnais tranquillement en attendant qu'un bateau passe me chercher. Soudain un énorme cargo est venu me porter secours. En s'approchant pour me lancer un filin, il a heurté violemment mon bateau, à plusieurs reprises. J'étais terrorisée. Impossible d'attraper la touline. Mon trimaran glissait sous la voûte de l'énorme bateau, j'étais saisie, tenaillée par l'effroi. Jamais pareille

terreur ne m'avait envahie. Prostrée, incapable de saisir le filin qu'on m'avait lancé, je me voyais déjà happée par les remous de l'hélice. Heureusement, *in extremis*, le commandant du bateau avait stoppé les moteurs. Gérard Petipas, l'organisateur de la course, et tata Jeanne, première marraine de ma fille, qui travaillait au PC avaient reçu l'appel de détresse qui se met en marche automatiquement en cas de chavirage, grâce à un petit système simple et ingénieux: un fil muni d'un plomb accroché au bouton le déclenche au moment où le bateau se retourne. La balise Argos, elle, se déclenche manuellement et permet donc au PC de savoir que tu es en vie, mais il peut s'écouler trois heures entre le déclenchement de la balise et le passage du satellite, trois longues heures de stress pour ceux qui sont à terre. La balise signale la position géographique où tu es naufragé ou en difficulté afin de lancer des recherches. Bien sûr ces systèmes de sécurité n'existent que depuis quelques années. C'est pourquoi nous n'avons jamais retrouvé Colas, disparu en 1978, au large des Açores… Lors de la Route du Rhum en 1986, il s'est écoulé plusieurs jours avant qu'on apprenne la disparition de Loïc Caradec. Bien qu'il ait déclenché sa balise Argos et que je me sois déroutée pour le secourir, j'ai découvert un bateau vide. Balise ou pas, on ne dispose d'aucun système qui permette de retrouver un homme à la mer. Dès qu'il est hors de vue, c'est fini. On ne peut plus rien faire depuis le bateau.

Je tente de me repérer sur l'écran de mon téléphone. J'ai perdu mes lunettes en tombant à l'eau. Mes bras ne sont pas assez longs et je n'arrive pas à éloigner suffisamment le téléphone pour distinguer les chiffres. Je tape instinctivement sur la touche du dernier numéro appelé. Nouveau miracle, j'ai du réseau! Mon opérateur couvre cette zone. Naturellement, je me dis que si j'appuie sur la touche verte du clavier, je vais tomber sur ma mère: il me semble que c'est elle que j'ai appelée en dernier. Manque de chance, je tombe sur le répondeur de mon amie Kaya. Je lui laisse un message. En tapotant, j'appelle Anne-Marie, une vieille copine du Figaro Magazine avec laquelle j'ai baroudé dans toutes les îles du Pacifique et d'Europe, pour des reportages touristiques. J'espère que la batterie de l'appareil est assez chargée. Il le faut! Je commence à avaler de l'eau. Je tombe sur le répondeur d'Anne-Marie. «Anne-Marie, je suis tombée, je me noie!»

J'ai à peine le temps de terminer ma phrase que le téléphone s'éteint. Merde… Il n'est pas complètement étanche, malgré ce qu'on m'a dit…

Avec Anne-Marie, nous avons parcouru toutes les îles du Pacifique et d'Europe. En 1980, pour lancer le *Figaro Magazine*, Robert Hersant, patron d'un grand groupe de presse, avait imaginé envoyer quatre naïades naviguer dans les îles tropicales sur un superbe voilier. Une blonde, une brune, une rousse et moi, héroïnes de longs reportages photographiques relatant nos escales, nos rencontres et

notre vie quotidiennes dans ce paradis. Je refusai la première année: ce n'était pas assez payé. D'ailleurs, seule la course m'intéressait. Hersant était un patron assez paternaliste, il me reprocha mon caractère de cochon mais, au fond, il respectait ma fougue et comprenait mon refus.

Sans moi, une vraie navigatrice, le reportage des premières escales avec des filles qui n'avaient rien de marins n'était vraiment pas crédible. Après la Route du Rhum de 1986 qui m'avait laissée épuisée et ruinée, j'acceptai finalement la proposition du *Fig Mag*. J'embarquai pour trois mois en mer, pour une ballade entre Hawaï et la Polynésie. Mon job: faire des photos avec des mannequins sur ce beau voilier pour permettre aux lecteurs français, enfermés chez eux en plein hiver, de rêver à nos escapades. Nous ne devions respecter que deux consignes: être bronzées et peu maquillées.

Jamais on ne m'avait offert un tel salaire pour partir en croisière et flâner dans des îles paradisiaques. Nous étions cinq jeunes filles belles à croquer. À chacun de nos départs nous laissions des cœurs brisés sur les îles que nous abandonnions… Ce n'était pas faute de promesses de retrouvailles… mais l'île à venir nous offrait de nouvelles et tentantes aventures amoureuses… et nous laissions derrière nous de nouveaux cœurs brisés…

Pendant quatre années de suite j'ai navigué pour le *Figaro Magazine*, et c'était Anne-Marie, employée par le groupe Hersant, qui essayait de gérer tant bien que mal notre équipage de filles fatales.

Mais ce soir, Anne-Marie ne me répond pas.

Loin de moi, les eaux turquoise des lagons; ce soir la mer est noire.

Je continue de nager sur le dos malgré tout. Les petits battements de pieds me permettent de ne pas couler. Je ne suis pas sûre d'avancer vers la côte. J'ai déjà chaviré dans cette zone. Malgré mes efforts, j'étais entraînée par le courant dans le sens contraire de ma progression. Il fait nuit, je ne peux rien savoir de mon avancée. La main crispée sur mon mobile, je maintiens mon bras tendu le plus haut possible. Je ne veux pas perdre mon portable, ma seule chance de salut. Même éteint. Même en panne. Même inutile. La constellation du Poisson scintille faiblement devant mes yeux. Au-dessus d'elle, je reconnais Pégase. Si, comme ce cheval, je pouvais avoir des ailes!

Je fais une nouvelle tentative pour activer mon téléphone. Je tapote sur les touches. L'écran éteint du téléphone se rallume miraculeusement! Dans la nuit noire, enveloppée par l'obscurité, seule au milieu de la mer, la lumière qui m'apparaît n'est pas celle d'un bateau-phare, mais celle de mon téléphone! Je dois composer le code pin. 0000. C'est en bas au milieu, rien de plus facile. Heureusement que j'ai laissé le code pin par défaut, sinon adieu la vie, adieu l'amour!

Il faut absolument que j'appelle maman. C'est toujours maman que

j'appelle au secours lorsque j'ai besoin de réconfort et là c'est plus que du réconfort dont j'ai besoin! Sans lunettes ce n'est pas évident, car il me faut maintenir le téléphone hors de l'eau grâce à de petits mouvements de jambes.

Nouvel échec, je tombe à nouveau sur la messagerie de Kaya! Une copine qui s'est mis dans la tête d'écrire le scénario de ma vie pour un biopic. En général, e genre de film se réalise à titre posthume… ça va être le cas! Elle a eu du nez, Kaya. Je suis en train de vivre les dernières images du film à venir: je meurs dans cette mer noire!

Je lui laisse un message:

«Kaya, je suis tombée à l'eau!»

Je me dis alors que si je tape sur le M, j'ai une chance de tomber sur ma mère. Mais il y a aussi Marie — ma fille — , Marianne, Magali — ma belle-sœur — , Monique — ma tante — , Mimi — une copine. Toutes sont des couche-tard. Il doit être minuit passé. Il faut faire vite, car bientôt elles seront toutes endormies.

Dans ma jeunesse, j'avais presque exclusivement des amitiés masculines… Ma réputation de croqueuse d'hommes éloignait les femmes. Durant toute ma scolarité — dans une école religieuse de filles — , le seul endroit où je côtoyais des garçons était le Racing. Tous les soirs après les cours, je m'y précipitais pour l'entraînement de natation et d'escrime.

Ma première véritable amitié féminine fut pour Dany. Avec Yvon Fauconnier, son mari, et leur ravissante petite fille Karine, ils vivaient dans les îles des Caraïbes sur un bateau mythique de quarante mètres, le *Vendredi 13*. De nombreux marins ont alors croisé ce bateau qu'on appelait familièrement le «Treize». Beaucoup ont participé aux croisières de luxe vers les Grenadines: Kiki Hiessler, Alain Revel, Hugo Desmazières, Pancho Mallego, Alain Chapoutot, Yvon Redier, Titouan Lamazou et bien d'autres. Dany — qui a disparu aujourd'hui — était une femme de la mer; fille, femme puis mère de marins. Je l'ai aimée d'instinct.

Je tente un nouveau numéro. Miracle, je tombe sur ma mère.

«Maman je suis tombée à l'eau!»

Les secondes sont des siècles. La voix de ma mère est indécise.

«Ma chérie, je ne t'entends pas…

— Maman, je suis tombée de mon bateau!»

Rien à faire. Il doit y avoir un problème de réseau. Ou bien ma voix est altérée par les clapotis de l'eau.

Troisième tentative. Elle m'a enfin comprise! Maman a alors le réflexe d'une mère de marin:

«Quelle est ta position?»

Pour la première fois depuis ma chute, je sens l'espoir renaître! Au miracle de la découverte de mon portable dans ma poche, s'en ajoute un

deuxième: je venais de tracer ma position. J'étais à neuf milles du cap Corse sur une trajectoire qui vient directement de l'île d'Elbe. Maman, qui se plaint toujours de ne plus pouvoir marcher ni monter les escaliers, cavale comme une gazelle au premier étage. Elle réveille mon père et appelle mon petit frère Hubert.

Ma mère en aura vécu des angoisses, lors de mes courses et de mes chavirages. Lorsque j'étais à terre, je passais le plus clair de mon temps à chercher des sponsors pour parcourir le monde. Une fois partie en mer, je n'étais pas seule à vivre l'épreuve. Je ne dormais pas — ma mère non plus. À l'époque on ne communiquait pas. Je les laissais sans nouvelles, ils ne savaient rien de mes fortunes de mer. Je me souviens de cette Route du Rhum, en 1990, durant laquelle j'ai été tentée de déclencher ma balise de détresse, tant s'accumulaient les difficultés. Je n'avais plus de radio. J'avais commencé la course avec une minerve et voilà que je faisais une hémorragie. Je me suis vidée de mon sang durant trois jours, en affrontant la dernière tempête, non loin des Açores. Sur la plage avant de mon fier navire — mon beau trimaran doré —, j'étais en train de manœuvrer lorsque je sentis un liquide tiède couler le long des jambes de mon ciré. Une course se gagne et se paye cher. La victoire et la renommée ont un prix. Comprendra-t-on ce que signifie *se vider de son sang*, quand on est perdu au milieu d'une mer déchaînée? Mais plus que le chaos extérieur, dont la beauté sauvage et dévastatrice me fascinait malgré l'urgence, c'était ce chaos des circonstances qui devenait effrayant. Mes douleurs cervicales m'empêchaient de manœuvrer à l'aise, et l'hémorragie m'affaiblissait d'heure en heure; elle s'arrêterait certes trois jours plus tard. Mais durant ces nuits terribles, je restai rivée à la barre du bateau, car mon pilote automatique avait déclaré forfait. Et pour comble, comme pour poser un sceau sur ces menaces et achever de resserrer l'étau de la mort sur moi, ma radio — mon unique lien avec la vie, le seul fil d'Ariane capable de me faire sortir de ce dédale mortel —, ma radio était tombée en panne. Sans aucune nouvelle des autres concurrents, je continuai. À ceux qui me demandent pourquoi je n'ai pas abandonné à ce moment-là, je réponds:

«Je n'avais pas le choix.»

Un proverbe zoulou dit: «Si tu avances, tu es mort; si tu recules, tu es mort; donc à quoi bon reculer?» Et puis je gardais en tête l'exemple de Christophe Colomb qui avait calmé une rébellion, en expliquant aux mutins qu'ils n'avaient d'autre choix que d'aller vers l'ouest. D'ailleurs, qu'auraient fait les secours? Ils n'auraient pas eu le moyen d'arrêter les flots de sang qui s'échappaient de moi. Je me souviens avoir regardé ma ligne de vie pour voir si elle n'avait pas diminué. Trois jours durant, assise dans mon cockpit, à la lueur de ma lampe torche, les yeux rivés sur ma boussole et mon speedomètre[2],

impuissante à arrêter les flots de sang qui s'échappaient d'entre mes jambes, je contrôlais mon cap. La mer était terriblement belle. Le vent soufflait avec furie. Mon trimaran fendait les eaux à une vitesse effarante. J'étais plus seule que jamais. Mais c'était mon choix. Mon choix de femme et de navigatrice. C'était mon rêve qui, peu à peu, prenait corps au long de ce calvaire de sang et d'eau. Unie par toutes mes fibres à mon bateau et à l'océan, je vivais mon destin. J'étais en train de donner ma vie pour mon rêve. Et le destin, souvent hostile aux projets humains, fut cette fois-ci l'artisan de mon succès. Allié sans doute à mes bonnes étoiles, qui m'avaient maintes fois sauvée du danger, il me fit voler vers la victoire. Malgré la minerve, l'hémorragie, la panne de pilote automatique et l'absence de radio, j'ai gagné cette Route du Rhum 1990, dans des conditions où j'aurais pu abandonner mille fois, dès le départ. J'avais senti, je sentais qu'il n'y avait qu'une seule chose à faire, précisément: gagner cette course.

Mon père m'attendait à l'arrivée. Il m'a serrée fort dans ses bras. Il a pleuré. Je ne me souviens pas de ce qu'il m'a dit. Mais j'étais heureuse qu'il me serre dans ses bras. Je sentais confusément qu'une blessure se refermait en lui: je venais de lui faire un cadeau. Ce jour-là plus que tous les autres, j'ai senti qu'il était fier de moi. Maman, mon petit frère Hubert, Dany et tous mes amis étaient là. C'était un moment magique. Après le tour de la Guadeloupe où tant de bateaux m'accompagnaient, je volai vers la victoire dans la dernière ligne droite; mon trimaran *Pierre Ier* brillait de tous ses ors, scintillant dans la lumière dorée du coucher de soleil. Le port était noir de monde. Beaucoup de femmes. Cette victoire représentait pour elles un petit pas vers la liberté!

J'avais donc gagné une des courses les plus prestigieuses qui soient. Comment en étais-je arrivée à ce succès? Quand j'avais proposé le budget pour faire construire le bateau de mes rêves à Christian Garrel, patron du groupe Pierre Ier Immobilier, il m'avait lancé que j'étais la femme la plus chère du monde. Moi, je ne demandais qu'une chose: la même considération que les hommes. Avec le trimaran *Pierre Ier*, c'était la première fois qu'un sponsor me donnait les mêmes moyens qu'à un homme, j'étais fière. Garrel avait contacté mon père, qui lui avait précisé que sa fille n'était pas à vendre, mais qu'elle cherchait de l'argent. L'argent en tant que tel, moi, je m'en moquais. Je voulais seulement les moyens de naviguer et de gagner.

Je n'étais pas la première femme à courir les océans, mais, si j'excepte Virginie Hériot en 1903, j'étais la première à remporter une victoire face aux hommes. Il est vrai que ce métier de coureuse d'océans n'est pas celui dont rêvent la plupart des femmes. Beaucoup

ont envie de stabilité et de cocooning. Moi, je passais d'aventure en aventure. Je n'avais pas envie d'une vie rangée. Mais lorsqu'on fait l'éloge de mon courage, je réponds souvent que les filles qui acceptent d'aller toute leur vie à l'usine ou même au bureau sont bien plus courageuses que moi. Moi, jamais je n'aurais pu me résoudre à une vie pareille.

Alerté par ma mère, mon frère Hubert appelle aussitôt le Cross[3]*. Le Cross, c'est l'organisme qui gère les secours en mer. Il donne ma position. Puis il me rappelle pour m'avertir que les secours sont déclenchés.*

«Tiens bon Florence, tiens bon! Les secours seront là dans une heure!»

Il me suggère alors de faire la planche. Elle est bien bonne! Il n'a pas conscience que si je fais la planche, je coule. D'ailleurs, je ne sais pas faire la planche! Je décide de nager sur le dos en faisant de petits battements de pieds; je me dis que, si je m'en sors, j'aurai au moins musclé mes fesses. Je nage en direction des lueurs de Macinaggio, mon téléphone toujours brandi vers le ciel. Je me suis débarrassée de tout ce qui pouvait me faire couler, mais je porte encore mes sous-vêtements polaires. Je ne ressens toujours pas de sensation de froid.

À présent, je ne suis plus seule et perdue; j'ai le sentiment de dominer un peu mieux la situation. Maintenant, j'ai l'espoir de m'en sortir. Je sais qu'on va venir me chercher. Je serre mon mobile de toutes mes forces. Je nage. Autant avancer, même si je fais deux cents ou trois cents mètres. En changeant légèrement de place, de nouveaux repères vont peut-être m'apparaître. Ils vont m'orienter. Et puis je dois rester dans l'action! Je dois rester fidèle aux décisions que j'ai prises dans l'urgence! Il faut aussi économiser mes forces. Il faut y croire. À présent j'ai repris espoir. L'espoir de vivre, de revoir ma fille, mes amis. Il faut tenir! Qui sait si je ne vais pas apercevoir un bateau ou un signal quelconque! Depuis quelques heures, j'ai vécu une succession de petits miracles! Alors pourquoi ne pas en attendre un nouveau?

Ce n'est pas la première fois que je me retrouve coupée du monde. C'est toujours ce que j'ai recherché en partant en mer…

Tabarly ne communiquait jamais. Il était le plus silencieux des navigateurs. Son arrivée en vainqueur lors de la Transat en solitaire de 1976 mérite d'être racontée. Sur le port noyé dans le brouillard, tous attendaient le premier bateau. Soudain apparut *Pen Duick VI*, émergeant des vapeurs tournoyantes, tel un fantôme. Tabarly, le plus naturellement du monde, avec ce petit cheveu sur la langue qui le caractérisait entre tous, avec cette dignité de grand marin et son dos droit comme un I, demanda combien de bateaux le précédaient… Il ne savait pas qu'il était vainqueur. Ce qu'il venait d'accomplir était un véritable exploit, il était parti sur un bateau qui nécessitait treize ou quatorze hommes d'équipage! Il n'était pas du tout conçu pour être

manœuvré en solitaire. Oui, c'était réellement une victoire de titan.

J'avais assisté à son arrivée à Newport. Je revenais d'un voyage dans le désert. Après l'immensité de sable et de rocs, je rêvais de l'immensité de l'océan.

Les marins sont des gens qui se passent de communication. À l'époque, partir en mer signifiait vraiment l'isolement et la solitude. En mer, il est plus facile de communiquer avec le bon Dieu si on y croit, ou avec des fantômes du passé, ou des âmes, ou même avec soi-même, qu'avec ses semblables! Je crois beaucoup à la communication par la pensée, au hasard qui devient destin. Combien de fois croisez-vous quelqu'un à qui vous venez de penser. Mais attention à ne pas parler toute seule, à ne pas devenir complètement gaga! Il y a beaucoup de marins qui pour se sentir moins seuls donnent des petits noms à leur pilote automatique. Je déteste ça.

Lors de ma première Route du Rhum, en 1978, il y avait une possibilité de communiquer avec le service radio toutes les heures rondes plus trois minutes. Les trois premières minutes étaient réservées aux appels de détresse. On devait attendre son tour pour communiquer. Je me souviens de Kersauson qui râlait parce que je passais trop de temps avec ma mère. Alors que tous attendaient leur tour pour échanger avec leurs proches, durant les précieuses secondes qui leur étaient attribuées, je prenais insolemment mon temps avec ma maman. Il faut préciser que maman est pied-noir, alors imaginez-vous les recommandations dont elle submergeait sa «fifille» de vingt et un ans partie seule sur les océans! Elle me parlait de l'endroit où elle avait placé les confitures à la framboise qu'elle avait cuisinées avec les fruits du jardin de Normandie. Lors du départ pour cette traversée, j'avais dû me dépêcher pour tout. Rien n'était prêt. Tout dans le bateau avait été rangé n'importe comment, *in extremis*. Puis on m'avait largué les amarres. J'étais terrorisée. Je ne connaissais pas la Bretagne. Je ne connaissais ni la brume, ni les courants. Philippe Poupon m'avait fait cadeau de *L'Almanach du marin breton*. Durant les vacations, je confiais aussi mes petits malheurs à maman. Lorsque je m'étais inquiétée de ne plus sentir mon pied, elle m'avait recommandé innocemment… de rester au sec. Ceux qui connaissent la vie en mer souriront. Mon ciré n'était pas étanche, je n'avais pas assez d'argent pour en acheter un neuf. J'étais mouillée tout le temps. Maman m'avait acheté une chemise ou deux tant elle avait honte de moi, avec mes jeans troués; en 1978, les jeans troués n'étaient pas encore à la mode!

À l'époque, tout le monde entendait vos conversations avec les ondes BLU[4]. On participait aux confidences de tous. C'est de cette façon que j'ai pu entendre la météo donnée en russe à Michel

Malinowski! Son routeur imaginait sans doute que personne ne comprenait; or j'avais appris le russe à l'école. Nous entendions les conversations des marins des cargos avec leurs femmes, demandant des nouvelles des petits à l'école et de leur santé, les oreillons, la coqueluche… Il arrivait fréquemment que le même marin appelle juste après sa maîtresse qui l'attendait ailleurs… Il lui donnait bien sûr un horaire d'arrivée différent de celui de sa femme! L'attente était souvent longue et agaçante ou interrompue par une manœuvre sur le pont qui, elle, ne pouvait attendre.

Quand j'ai gagné la Route du Rhum en 1990, le sixième jour après le départ, ma BLU est tombée en panne. J'étais en tête, mais je naviguais coupée du monde. Jusqu'à l'arrivée, plus d'infos météo. Je n'avais plus de nouvelles des autres concurrents, je m'en remettais à mon feeling. Je voulais arracher une victoire à l'ancienne. Je voulais triompher de la mer seule à seule. À l'approche de la Guadeloupe, un avion m'a survolée. À son bord, il y avait Kersauson et une équipe de France 3.

«Ne t'inquiète pas, me dit-il. Poupon, Birch et Bourgnon sont loin derrière toi.»

J'étais fière de cette victoire, acquise sans communiquer et sans routage depuis le sixième jour. Ce n'est qu'arrivée au bout de la course que j'ai appris que j'étais la première.

Ces années-là sont bien révolues. Aujourd'hui, l'image des marins est retransmise en direct. La téléréalité gagne même le grand large! Sur mon petit bateau de croisière, je n'ai que mon portable et, loin des côtes, je suis coupée du monde — pour mon plus grand bonheur!

Mais tomber à l'eau à quinze milles des côtes, cela peut être fatal…

Mon frère Hubert a dû batailler avec la secrétaire du Cross pour se désempêtrer des procédures administratives qui précèdent tout envoi des secours. Passer par les questions du type:

«Le sujet est-il dépressif?

— Non, répond mon frère. Le sujet n'est pas dépressif, mais il est en ce moment immergé au milieu de la mer dans une eau à seize degrés.»

Ces questionnaires paraissent étonnants, mais chaque question a un sens. En effet, si la personne en détresse est dépressive, elle ne réagit pas comme une personne «en état normal»; il faut adapter l'approche à ses réactions, qui chez les noyés sont souvent violentes. Tout cela est bien compréhensible. Les hommes du Cross ont un talent fou pour repérer une tête d'épingle dans une mer noire. Leur efficacité a été remarquable, comme toutes les fois où ils effectuent un sauvetage en mer. Sur le moment, mon frère réagit nerveusement, on peut le comprendre. Une fois les secours engagés, il faut aller chercher les pilotes, qui à cette heure-ci sont chez eux.

Quoi de plus normal, il est minuit et demi. Il faut le temps qu'ils reviennent. Il faut mettre en route l'hélico, tout cela n'est pas immédiat! Et la position floue que je leur ai donnée ne leur facilite pas la tâche. Quand on est en mer, le mobile ne dit pas où se trouve exactement le marin! Mon téléphone sonne à nouveau. Cette fois c'est ma copine Kaya. Celle que j'avais appelée en premier.

«J'avais la migraine.»

Moi qui n'ai jamais eu la migraine, j'ai toujours du mal à comprendre. Kaya m'avertit qu'elle a appelé le 17.

«Ne t'inquiète pas, ils sont là dans une heure.»

Je lui réponds abruptement:

«Oui mais moi, dans une heure, je ne serai plus là.»

Ça fait longtemps que je remue dans l'eau. Je commence à m'épuiser et à douter. Vont-ils me retrouver avant que je ne sombre, que je cède à l'abîme des profondeurs? Mais je suis moins terrorisée à présent. Oui, la terreur m'a quittée. La mort rôde toujours autour de moi, mon corps est épuisé par l'effort, mais mon âme est en paix.

C'est au large de la Corse et à la même période de l'année que j'avais chaviré avec Loïc, le père de ma fille. La petite avait deux mois et demi. C'était en octobre 1993, nous étions en régate. Depuis sa naissance, c'était la première fois que je me séparais de ma fille. Je l'avais confiée à maman, qui s'occupait d'elle chez une amie en Corse. Je ne pensais qu'à elle, Marie. Son image était omniprésente au point que je n'entendais rien ni personne. Malgré la joie de retrouver mes amis, je me sentais comme absente. Habituellement, pendant les courses, mon état d'esprit est bien différent. Je ne pense à rien d'autre qu'à la victoire. Depuis ma grossesse, je ne m'étais engagée dans aucune compétition. J'avais déserté les océans depuis neuf mois.

Ce jour-là, le vent soufflait fort, il y avait beaucoup de mer. Nous avions chaviré une première fois. À peine avions-nous redressé le catamaran que nous avons chaviré une deuxième fois. Après une volte-face, notre bateau, un petit cata, s'est reposé sur la tranche à une dizaine de mètres de nous, poussé par un fort vent vers le large. Nous étions à huit milles de la côte; Loïc a essayé de nager pour le récupérer. À quoi bon? Je lui ai conseillé de laisser tomber. Le bateau allait plus vite que nous. On s'est décidés à nager vers la côte après avoir gonflé nos gilets de sauvetage. Avec cet équipement, difficile d'avancer: nous nagions à la verticale, en nous écorchant le menton. Par un réflexe de marin, j'ai estimé la place que prenaient les montagnes du littoral dans l'espace délimité par les montures de mes lunettes. Malgré nos efforts pour avancer vers la côte, je voyais bien que la terre s'éloignait, car le reflet des montagnes dans les verres de mes lunettes rétrécissait. La mer, le vent et le courant nous repoussaient vers le large. Dans notre situation pourtant angoissante,

je me disais que ce bain forcé remplaçait ma cure postnatale!

Enceinte de deux mois, je m'étais luxé l'épaule à ski. Il était très difficile pour moi de nager, handicapée par ce traumatisme et totalement démusclée; je n'avais fait aucun sport pendant sept mois. Avec mon seul bras valide, je m'étais même demandé si je pourrais porter ma fille après sa naissance.

On m'avait invitée dans un centre balnéo luxueux, dans lequel une jeune femme, les yeux baissés, me balançait de l'eau de mer avec une lance à incendie. J'étais enfermée nue dans une cabine carrelée, sans aucune ouverture. Et sans vue sur la mer, qui pourtant était à deux pas! La situation était gênante et risible. Je décidai alors de faire ma cure postnatale à ma façon. Là où je me trouvais, le traitement était plus radical.

Un des derniers concurrents de la course a finalement repéré la coque retournée de notre catamaran. Les équipiers ont vu nos deux gilets fluo, ballottés comme des bouchons sur la crête d'une vague. Ils se sont dirigés vers nous. J'étais tellement épuisée que j'ai eu du mal à monter à bord. Le lendemain, j'étais percluse de courbatures; chaque parcelle de mon corps était douloureuse. Nous n'avons jamais retrouvé notre petit bateau.

Lors de ce chavirage, nous étions équipés de combinaisons de survie, de *flash light* et de gilets gonflables — c'était obligatoire. Mais à présent…

Je continue de nager. Au moins si j'en réchappe, je me serais fait les fesses. Des belles fesses bien musclées. Je me repère toujours aux étoiles. La constellation du Poisson trône toujours à l'horizon sud. Le Poisson, quelle ironie tout de même! L'idée me traverse l'esprit qu'il peut y avoir des requins. Cette profondeur du bleu me fait penser aux combats des cachalots et des pieuvres géantes. Au-dessous de moi, s'étendent des centaines de mètres d'obscurité liquide, habitée par des millions de créatures, inoffensives pour la plupart, effrayantes et dangereuses pour certaines. Il ne manquerait plus que les requins. Je chasse cette peur enfantine de mon esprit.

J'ai toujours craint ce bleu ineffable. J'imaginais souvent une vie sous-marine encore inexplorée. Les combats entre pieuvres géantes et cachalots au fond des abysses. J'ai renoncé définitivement aux profondeurs marines lors de mes séances de plongée aux Antilles. J'avais une vingtaine d'années et, deux ans auparavant, j'avais subi un terrible accident de la route. J'avais deux fractures du crâne, assorties de deux hématomes au cerveau. J'étais certes vivante, mais il m'avait fallu réapprendre à vivre. Les médecins qui me soignèrent pendant six semaines n'auraient pu voir dans cette jeune fille, aphasique et

paralysée, la navigatrice qui, quelques années plus tard, pourrait barrer vingt-deux heures sur vingt-quatre au milieu de la mer en furie et serait capable de monter à vingt mètres, à la force des bras, pour réparer une drisse cassée au sommet d'un mât! Cette capacité de résistance, cette combativité et cet amour sauvage de la vie sont — je l'admet — ce que j'ai reçu de plus beau. Cela a sans doute servi à l'enseignement de beaucoup d'hommes, qui pensaient qu'une telle énergie ne pouvait se manifester dans le corps d'une femme.

Je remontais lentement de cet enfer dans lequel j'avais été plongée à dix-sept ans. J'avais perdu une partie de ma motricité. Ma rééducation fut lente, mais ma guérison totale. On m'avait mise en garde contre les activités qui pourraient bousculer mon système nerveux affaibli.

Pendant deux longues années, j'ai végété. Tout ce qui me plaisait m'était interdit: moto, ski, tennis. On m'interdit notamment de mettre la tête sous l'eau pendant plusieurs mois. J'acceptai cette consigne, mais j'annonçai bien sûr que je voulais faire du bateau. Les médecins prévinrent mes parents qu'ils ne pourraient pas m'en empêcher; la voile ne leur semblait pas une activité dangereuse. Mes parents ont donc capitulé.

Concernant la plongée, j'attendis le délai imposé par les médecins, et ce fut mon frère qui m'accompagna. Je plongeais à soixante mètres. Il s'agissait d'une plongée très délicate, voire risquée, même pour une personne n'ayant souffert d'aucun traumatisme. Lors de ces plongées, j'ai compris que je ne pouvais pas me sentir bien à la fois sous l'eau ET sur l'eau. Sous l'eau, je ne me sens pas libre. Je suis dépendante de ma bouteille d'air comprimé. Il faut attendre telle heure pour rentrer, tant de temps pour les paliers… En mer, sur un voilier, on sait quand on part, mais on ne sait jamais précisément quand on revient. Lorsque j'embarque, j'ai toujours horreur qu'on me demande à quelle heure je compte revenir. Lors de mes sorties nocturnes, lorsque mes mecs me reprochaient mes retards, cela me rendait folle.

Sur l'eau, on peut vivre, manger, parler, chanter à tue-tête… sous l'eau, rien de tout ça. Les abîmes marins et leurs profondeurs me font peur. C'est sur l'eau que je peux poursuivre mes rêves de liberté. Pas de frontières, pas de limitation de vitesse: jamais personne ne sera sanctionné pour avoir navigué trop vite. Bien au contraire.

Mon petit frère Hubert me rappelle. «Tiens bon Florence, tiens bon! L'hélico va arriver.» Je lui lance que ça fait deux heures que je suis dans l'eau. Deux heures! Où est cet hélico? Je perds mes forces. Je commence à avaler de l'eau en proportions inquiétantes. J'essaye de me rassurer. Je me dis que ce n'est pas si grave. Que ça me fera un petit lavement. Peu à peu je perds conscience des choses, du danger, de ma solitude et de la mort qui

rôde. Ma réalité s'évapore et ne m'apparaît plus qu'en pointillé. Je sens l'eau qui passe par mon nez. Je me dis que ça non plus, ce n'est pas si grave. Alors qu'elle part droit dans mes poumons. Je le sais très bien. En fait, je commence à divaguer. On m'a toujours dit que la mort par noyade était une jolie mort, sans grande souffrance. On m'a aussi dit qu'avaler de l'eau par le nez marquait le début de la fin. Qu'à un certain moment on est saisi par l'ivresse des profondeurs. On s'endort, on se laisse emporter et on meurt sans souffrance.

J'ai perdu des amis très chers, mais aucune douleur n'égalera celle de la perte de mon frère Jean-Marie.

Jean-Marie a mis fin à ses jours en 2001. Longtemps j'ai refusé de parler à nouveau de cette épreuve. J'ai même hésité à en parler encore dans ces pages.

«À quoi bon? me disais-je. Et pourquoi? Dans quel but?»

Ça ne concerne personne d'autre que lui et moi. Je déteste le voyeurisme. Les déballages d'intimité et de sentiments. Ma vie m'appartient. Celle de mon frère lui appartenait. Personne n'a droit de regard sur sa vie ni sur la mienne. Sachez donc que si je me résous à évoquer sa disparition, c'est au prix d'un effort surhumain. Et pour témoigner de mon amour et de ma reconnaissance pour celui qui fut presque tout pour moi. Pendant des années, le seul fait d'avoir à prononcer son nom me nouait la gorge. Pourquoi en parlerais-je avec plus de facilité maintenant? Pourquoi? Peut-on encore parler, quand un de ceux qui vous sont plus chers que tout a disparu, d'un coup? Je ne sais pas si j'aurai la force d'écrire les mots qui conviennent. Mais comment ne pas évoquer celui qui a été le soleil de mon enfance?

C'était un matin de 2001, l'avant-dernier jour de la régate de Porquerolles en solo. La mère d'une amie d'enfance de ma fille m'a appellée.

«Il est arrivé quelque chose à ton frère.»

La veille, j'avais régaté en solitaire, je tirais un bord devant la plage de Notre-Dame — cette plage où, enfants, Jean-Marie et moi récupérions des cagettes pour construire d'immenses châteaux de sable. J'étais tombée dans un trou de vent et, conséquence fatale, je m'étais fait dépasser par tous les concurrents. Je m'étais mise à pleurer de désespoir. Je me sentais en rage d'être seule bloquée dans ce trou et de voir les bateaux me doubler à bâbord et tribord. J'avais passé la ligne d'arrivée avec des larmes plein les yeux.

Maman m'apprit le lendemain de cette course que mon grand frère s'était donné la mort à dix-huit heures dix-huit. C'était exactement l'heure où, la veille, j'avais fondu en larmes devant la plage de notre enfance.

Depuis sa mort, une partie de moi s'est effondrée. Mon frère m'a tout appris, m'a fait découvrir le monde, la régate, la mer, le ski, l'aventure, le bricolage! Il m'a appris la vie.

Il était âgé de deux ans de plus que moi — l'écart idéal. Il me présentait ses copains et nous naviguions tous ensemble en dériveur. À douze ans, j'étais la seule fille de la bande. L'hiver, au ski, nous étions inséparables; c'est lui qui m'a fait découvrir le hors-piste à Val-d'Isère. Les parents n'étant pas là, nous prenions tous les droits et tous les risques. L'année de mes treize ans, je crois, Jean-Marie avait voulu m'emmener au festival de l'île de Wight. Refus immédiat de la famille, bien sûr. Nous avons vraiment commencé à voyager lorsqu'il a décroché son permis de conduire. Le monde nous appartenait; nous n'avions pas peur de l'avenir. Nous dormions à la belle étoile avec des rêves plein la tête.

Sa mort m'a privée de mon enfance et de mes plus beaux souvenirs de petite fille — de garçon manqué — aimée par un grand frère aventurier.

Cette disparition tragique me laisse inconsolable. Je m'aperçois que je viens d'écrire «sa disparition me laisse inconsolable». Je ne me reconnais pas dans ces mots. Sans doute, parce qu'il n'y a pas de mots… J'aurais préféré le silence à cette page. Mais le silence aurait été une autre manière d'offense.

La peur m'a quittée. Mes forces aussi.

À cet instant je n'ai plus peur de partir.

Je n'ai toujours pas froid. Ni chaud. Je ne ressens plus rien de physique.

Mourir de la même mort que ceux qui sont morts avant moi. En écrivant ces lignes, je me refuse à faire de ce livre un cimetière de marins. Pourtant, ils sont nombreux, ceux de mes amis qui ont disparu.

Je suis une femme passionnément amoureuse de la vie. Amoureuse de la création. Amoureuse des êtres. L'amour a toujours été mon commencement et ma fin, mon alpha et mon oméga. Amour d'un jour, d'un soir. Amour espoir, désespoir. Amour éphémère, amour fidèle, infidèle. Amour passion, amour fusion, amour éternel, amour trahison. Amour jaloux, amour déçu, amour sexuel, amour bestial. L'amour a comblé ma vie tous les jours.

Pourtant, la disparition de mes amis au fil des années laisse un goût de sel dans la bouche. En mer, je sens l'esprit de mes amis disparus planer à la surface des eaux. Ils m'accompagnent dans chacune de mes solitudes marines. Il n'est pas rare que je les rencontre. Dans les moments difficiles, je sais qu'ils m'ont aidée. Sont-ils du nombre des marins disparus dont les âmes viennent hanter la baie des Trépassés? Entre la pointe du Raz et celle du Van, ce littoral

accueille selon la légende tous ceux que la mer a engloutis. Les nuits sans lune, si un pêcheur s'aventure dans ces eaux, les âmes des morts le supplient de les prendre à bord. Le pêcheur amène alors les élus sur l'île des Bienheureux, avant de s'en retourner chez lui attendre que l'aube efface de sa mémoire tout souvenir de ce voyage au royaume des disparus.

Mon téléphone s'allume à nouveau. Cette fois c'est ma mère.

«Maman, je me noie.»

Je répète la phrase plusieurs fois. Ma voix est faible.

«Tiens bon ma chérie!»

Elle vit ma mort en direct. Comme cela doit être horrible d'entendre sa fille se noyer depuis un combiné de téléphone, et de ne pas pouvoir agir! Je regarde le ciel. Même au seuil de la mort, cette beauté me ravit. La beauté, commencement et fin de tout.

Je me souviens de cette tempête affrontée lors de ma première Route du Rhum, en 1978. J'avais tout affalé. Dieu, que la mer était belle! En 1986, lors de ma troisième Route du Rhum, avec mon catamaran *Énergie et Communication*, j'avais encore essuyé un très mauvais temps. Une terrible tempête m'avait frappée. Mon bateau — un catamaran de vingt-cinq mètres — se cassait; il se tordait dans tous les sens et se fissurait. Je marquais les cassures au feutre pour voir comment elles progressaient. Malgré cette violence des éléments et les dangers courus, jamais le sentiment de la beauté qui m'entourait ne m'a quittée. J'éprouvais un bien-être mystique, pareil sans doute à celui que peuvent éprouver les moines. Habitée par une véritable paix intérieure, réconciliée avec le monde, je nageais dans le bonheur. Plus rien n'avait d'importance, hormis le fait d'exister, tout simplement. De vivre. Libre. Délivrée. Je savais bien sûr qu'il ne fallait pas chavirer. Je restais des heures à contempler la mer déchaînée. Je me souviens des aurores australes dans les cinquantièmes hurlants. Ces rais de lumière rouge, verte, blanche, qui s'élèvent vers le ciel pour converger au zénith, m'invitaient à reconnaître qu'il devait bien exister, là-haut, un chef d'orchestre pour diriger cette merveille!

Je me sens parfois dans la peau d'un grand découvreur, d'un Christophe Colomb, d'un James Cook. Je n'ai certes pas ouvert les voies qu'ils ont découvertes, mais j'ai vu les mêmes choses! Alors que ceux qui refont la route de Marco Polo ne reconnaîtront rien de ce qu'il a vu. Les siècles ont tout effacé, et enfoui les paysages de ses haltes sous les usines et le béton. La mer est un monde encore vierge. Sur la mer, l'homme n'a rien construit. Malgré sa disparition, on ne trouvera sur l'océan aucune allée ou rue Éric-Tabarly. Et sur le sable des rivages, l'empreinte de mon pied sera effacée aussitôt après avoir été creusée. Les paysages maritimes sont toujours beaux, même lorsqu'il fait mauvais temps. Et parfois si la présence de l'homme est

incontournable, son emprise reste noyée dans le paysage marin, comme frappée du sceau des océans. Voilà pourquoi je n'aime pas les ports de plaisance, ils ne me racontent aucune histoire. J'aime les ports de pêche, les ports de commerce. Je pense aux ports de Brest, de Marseille, du Havre; je pense aux docks de New York. Ces lieux invitent aux voyages, aux grands départs. Christophe Colomb, enfant, traînait sur le port de commerce en regardant les bateaux partir au loin et disparaître à l'horizon. C'est de cette contemplation que lui est venue l'envie d'aller explorer ce qu'il y avait au-delà, à une époque où on ne parlait que de monstres grouillant derrière le monde connu.

Je vais donc rejoindre le ciel. Ce ciel peuplé de milliard d'étoiles, de galaxies inconnues, d'amour, de bonheur et d'éternité.

Je suis sonnée. Mes pensées se font confuses. Où vais-je aller? Vers quelle étoile?

J'ai cessé de parler. Je suis à bout.

Je songe à mes amis disparus. La plupart ont laissé un nom. Dominique Guillet? Disparu lors de la course autour du monde en 1973. Alain Colas? Disparu lors de ma première Route du Rhum, en 1978. Loïc Caradec? Disparu, encore pendant la Route du Rhum, en 1986. Olivier Moussy — disparu au moment même où je chavirais en 1988. Marc Linski, qui a habité chez moi un an et que je considérais comme un frère — disparu. Paul Vatine, dont j'ai été l'équipière une saison durant — disparu. Tabarly, mon héros — disparu tragiquement. Daniel Gilard et Gerry Roof — disparus! Et la liste serait longue, si j'y ajoutais ceux dont la postérité n'a pas voulu.

Éric Tabarly a pris un coup de bôme, il est tombé, au large de l'Irlande, sans gilet de sauvetage, sans lampe frontale. Le moteur du bateau était en panne. Ses coéquipiers n'ont rien pu faire. Ils ont entendu un faible appel au secours, mais dans la nuit, sans repère ni radio, il leur a été impossible de le localiser; on peut imaginer la détresse de ceux qui sont restés à bord et sont revenus avec un grand absent… Tabarly a fait découvrir la voile en France et nous a vengés de Trafalgar. Il est aussi le seul marin qui descendit en triomphe les Champs-Élysées. Lorsqu'une grand-messe a été célébrée à la base aéronavale de Brest, pour le repos de l'âme de Tabarly, alors qu'on n'avait toujours pas retrouvé son corps, des centaines de personnes s'étaient rassemblées.

Le même drame est arrivé à Halvard Mabire. Il naviguait en double et a vu disparaître Daniel Gilard, sous ses yeux, emporté par une vague. Il n'a rien pu faire pour le récupérer. Le poids de la solitude de ceux qui restent en laissant un compagnon en mer est terrible.

Même scénario pour Jean Maurel qui a été emporté depuis par un

cancer. Jean faisait partie de mes meilleurs amis hommes; j'entretenais avec lui les mêmes rapports qu'avec mes meilleures amies femmes. Aucune histoire d'amour n'était venue compliquer nos rapports. Mais je lui confiais tout comme à mes copines. Jean faisait la Transat en double avec Paul Vatine. Le bateau s'est retourné pendant que Jean se reposait à l'intérieur. Lorsqu'il a pu sortir sur la coque chavirée du bateau, Vatine n'était plus là.

Je me souviens aussi de cette frayeur lors d'un chavirage, durant la course Québec-Saint-Malo. Nous étions quatre à bord. Très fatigués de ne pas avoir dormi pendant trois jours, nous nous étions accordé trente minutes de repos chacun. Après une petite sieste, tandis que j'enfilais mes bottes, le bateau s'est dressé à la verticale — et là tout a basculé. Je me souviens que tout s'est passé très lentement, comme au ralenti. Le bateau, doucement, s'est dressé tel un cheval qui se cabre. Il est resté en équilibre durant quelques fractions de seconde — puis, brutalement, il s'est retourné. Les objets sont tombés; l'eau s'est engouffrée. Nous avons chaviré. Le bateau semblait immobile. Plus aucun bruit. L'eau montait jusqu'à nos genoux. Tout paraissait en apesanteur, les objets volaient, se déplaçaient tout seuls. Le monde était à l'envers et tout semblait flotter dans un silence étrange. À vingt-cinq nœuds, il y a beaucoup de bruit. Là, tout s'est arrêté. Nous pataugions sur ce qui aurait dû être le plafond du bateau. Heureusement, la trappe de survie qui permet de sortir était restée au-dessus des flots. Mickey s'est extrait du bateau pour aller voir comment se portait Maurel — c'était lui qui tenait la barre au moment du chavirage. Pas de Maurel. L'idée m'a alors traversée: nous étions partis à quatre, nous n'allions tout de même pas rentrer à trois! Nous l'avons cherché. Soudain, une main tendue est apparue. C'était Maurel qui s'accrochait sous le filet, épuisé. Il n'arrivait pas à ouvrir sa poche pour prendre son couteau et couper les mailles. Brassé par la mer déchaînée et les débris du mât, il avalait de l'eau. Il se noyait. Nous l'avons récupéré *in extremis*. Lorsque le Super Frelon de l'aéronavale est venu nous hélitreuiller quelques heures plus tard, Maurel est parti directement à l'hôpital: il avait de l'eau dans les poumons.

Mais ce jour-là, tout ne s'est pas terminé aussi heureusement. Pendant que nous craignions pour la vie de Maurel, à quelques milles de nous, sur le même genre de bateau (un trimaran de dix-huit mètres), Olivier Moussy était happé par la mer sous les yeux de ses coéquipiers. Il était à califourchon sur un des flotteurs. Il ne s'était pas attaché. Une vague l'a emporté. Ses coéquipiers ont dû accepter l'évidence tragique: leur héros avait disparu. Lorsque j'ai appris le drame, à la base aéronavale de Brest, j'ai fondu en larmes. La mer prenait en une fraction de seconde des années de combats et de victoires; elle prenait une vie, faite d'énergie, de courage, d'espérance.

Les marins, comme les alpinistes et tous les héros de l'extrême, meurent souvent de façon stupide. On ne saura jamais ce qui est arrivé à Alain Colas, Loïc Caradec, Gerry Roof. C'est terrible pour les proches. Pour faire son deuil, on a besoin de savoir comment la personne a disparu. On a besoin de voir son corps. En 1986, lorsque Loïc Caradec a chaviré sur *Royale*, je me suis précipitée à son secours. Parvenue près de son bateau retourné, j'ai cherché un certain temps. J'avais préparé une longue aussière qu'il pourrait saisir pour grimper à mon bord. J'ai appelé, j'ai hurlé son nom. Rien. Peut-être était-il blessé et immobilisé à bord, inconscient? Je me sentais impuissante, seule, je ne pouvais pas abandonner mon bateau. On m'annonça alors qu'un cargo faisait route vers l'épave. Je l'ai attendu pour demander au capitaine de mettre un dinghy à l'eau afin de récupérer Loïc s'il était coincé à l'intérieur. Impuissante et totalement secouée, j'ai repris la course.

Loïc est-il tombé en chavirant ou avant de chavirer? J'ai dû reprendre ma route seule sur mon bateau avec le poids énorme de cette question tragique: le retrouverait-on? Avait-il disparu?

J'appris plus tard que ce fameux bateau de commerce, prétextant une houle trop forte, n'a même pas largué un Zodiac et a continué sa route sans tenter de chercher Loïc dans son bateau.

Je n'aime pas employer le mot «mort» s'agissant de marins. Ils ont disparu à notre vue, certes. Personne ne saura jamais ce qui leur est arrivé. Il est terrible, ce silence qui enveloppe les appels, ce silence qui laisse deviner que cet ami ne reviendra jamais.

Et je songe à la phrase de Kersauson: «La mer prend, mais elle ne vole jamais.»

Mon frère m'a rappelée. Il n'entend plus au téléphone que les clapotis de l'eau. Il se tourne vers sa femme et lui dit:

«Cette fois, c'est foutu.»

C'est vrai, j'ai accepté que la mer m'engloutisse. Soudain, j'aperçois la lumière de l'hélicoptère. Le sauveteur, qui m'a repérée grâce à ma lampe frontale, descend vers moi le long d'un treuil. Il m'empoigne. Je lâche mon téléphone qui tombe au moment où je n'en ai plus besoin. J'abandonne à l'abîme mon premier sauveur devenu inutile. J'arrive à bord de l'hélico. Moi qui n'avais pas ressenti le froid, je me mets à grelotter en sanglotant. Ce sont les nerfs qui lâchent. Et mon corps qui reprend vie, violemment. Je leur demande d'aller chercher mon bateau et mon chat. C'est du moins ce qu'ils me rapporteront par la suite. Car jusqu'à mon arrivée à l'hôpital, je suis à moitié inconsciente et en proie au délire. Ils me répondent alors que leur boulot est de sauver des vies humaines, pas des chats ou des bateaux. J'ai froid! En quelques instants je suis à l'hôpital de Bastia. Je suis secouée de tels tremblements qu'ils n'arrivent pas à prendre ma température. Ce

n'est pourtant pas si compliqué! J'ai froid, froid à mourir. Je veux juste qu'ils me réchauffent. Ils me recouvrent d'une couverture de survie, qui ne me fait pas de bien.

Prend-on moins de risques lorsqu'on est mère? Non, c'est faux. Moi j'ai toujours pris les mêmes risques. On peut d'ailleurs mourir en tombant dans les escaliers! Je me rappelle ma copine québécoise qui me reprochait de vouloir apprendre le ski à ma Marie, alors que la petite était âgée d'un an et demi. Je pourrais parler longtemps de ma vie de mère et de navigatrice. Mes absences, les risques courus, n'ont en rien nui à l'équilibre de ma fille. Elle a reçu de moi autant d'amour que de n'importe quelle autre mère dont la vie aurait semblé plus «normale». Elle a vu sans doute plus de choses que les filles de son âge. Elle m'a accompagnée partout dans le monde. J'étais une mère à la fois absente et très présente. On m'avait dit que faire découvrir aux enfants la diversité du monde augmente en eux la capacité d'ouvrir les yeux. J'ai toujours préféré emmener Marie avec moi. Jamais je ne l'ai laissée à la garderie; il me semblait que voyager était plus enrichissant pour elle que de faire des dessins enfermée dans une pièce… Elle n'est entrée à l'école qu'à l'âge de cinq ans. Je lui ai fait rencontrer d'autres civilisations, d'autres horizons, d'autres modes de penser. Je l'ai élevée comme une citoyenne du monde.

Loïc a été un père magnifique. Lorsque je nourrissais Marie au sein, il agissait comme en régate: il réglait sa montre afin que toutes les dix minutes, je passe notre bébé d'un sein à l'autre. On tenait un journal de bord dans la chambre de Marie. On y indiquait les doses qu'elle avait bues, son poids, son humeur. L'hiver, je l'ai emmenée aux Antilles. Je ne voulais pas emmitoufler son petit corps dans des vêtements encombrants, alors, pour la protéger du climat hivernal, nous avons fui sous les tropiques. Plus tard, malgré mes absences, Marie n'a jamais manqué d'amour. Elle a fait ses nuits au bout de quatre semaines. Je n'ai jamais eu à subir les nuits blanches que beaucoup de parents connaissent. Cela dit, je suis tellement habituée à faire des quarts que je n'aurais pas souffert d'en faire quelques-uns pour ma fille! Depuis ma maison bretonne, que j'ai choisie dans le Finistère, un vieux fort d'époque Napoléon III construit sur le modèle des fortifications de Vauban, je regardais le jour se lever sur Ouessant, Molène et les Pierres Noires. Mère et navigatrice, j'étais entourée de mes deux amours. Jamais je n'ai dissocié les deux. Je n'aurais pu me passer ni de l'une ni de l'autre. Là où l'on invite les gens à faire des choix, j'ai décidé, moi, de m'autoriser tout ce que je voulais — en même temps. Ma fille en a-t-elle fait les frais? Je ne le crois pas.

Le préfet, alerté par la sécurité civile, me propose son hospitalité. Il est deux heures et demie du matin à l'hôpital de Bastia. Il s'est dérangé pour

moi! Il me donne l'occasion rêvée de partir. Je ne veux pas rester à l'hôpital! Je veux retrouver mon bateau. Je veux être seule. Une fois chez lui, on m'accueille dans une suite de ministre. Je me fais couler un bain brûlant. L'eau est presque bouillante. Je ne sens rien. J'ai tellement froid! Je me blottis sous des amas de couvertures, qui ne me réchauffent pas. J'ai froid, affreusement froid! Et je suis obnubilée par l'idée de retrouver mon bateau et Bylka, mon chat. Je décroche le téléphone posé sur ma table de chevet et je demande le Cross. Je les harcèle, j'appelle tous les quarts d'heure.

«Madame Arthaud, si on vous a retrouvée, on retrouvera votre bateau. Des avions vont survoler la zone et repérer l'épave. On est obligé de le faire, c'est un danger pour la navigation. Dormez, ne vous inquiétez pas!»

Et de m'assurer que s'ils ont pu retrouver une lueur de frontale perdue au milieu de la nuit, ils retrouveront sans aucun doute un bateau.

Réveillée quatre heures plus tard pour le petit déjeuner, j'enfile les vêtements que m'offre la femme du préfet. On m'avait donné des frusques de naufragé. Par chance, je fais la même taille que ma bienfaitrice. Petit pull en cachemire, jean de marque. Cette tenue me va à merveille. On m'avertit que France 3 veut m'interviewer. J'accepte. Alors que je suis en train de parler, j'apprends que mon bateau a été retrouvé. Sur la photo qu'on me présente, prise d'un avion de la sécurité, on aperçoit Bylka miauler dans le cockpit. Vivant! Mon bateau a mis le cap sur Marseille après la Giraglia, à deux nœuds. J'appelle la base aéronavale de Corse; la SNSM refuse d'aller chercher un bateau aussi loin. Mais on me donne les coordonnées d'un homme à Calvi qui peut remorquer les bateaux. Je prends la route aussitôt.

Nouvelles frayeurs, à chaque virage au-dessus de Saint-Florent, sur cette route de la côte, je me dis qu'on va y passer. Je ne me suis pas noyée hier, mais aujourd'hui je vais faire un grand plongeon!

J'ai navigué sur tous les océans du monde. Cette planète qui compte plus de soixante-dix pour cent d'eau devrait s'appeler la planète-mer. L'immensité des océans n'est partagée par aucune frontière tangible. Elle ne connaît qu'une seule race: celle des marins. De quelque pays ou nationalité que l'on soit, c'est un monde qui ne connaît pas le mot «racisme».

La seule loi des marins, c'est la solidarité. Se secourir les uns les autres, au mépris de la course et parfois même de sa propre sécurité. Tous mes concurrents étaient des amis que je respectais.

Je suis vivante. Vivante, oui, grâce à ma bonne étoile. Je devrais dire «mes» bonnes étoiles, car je dois en avoir plusieurs. Avec moi, il y a trop de travail pour une seule!

Lorsque nous arrivons enfin, il est treize heures quinze. J'avale un

sandwich, puis je largue les amarres, en direction du bateau. Au bout de quelques heures, on voit un signal sur le radar: mon bateau est localisé. Il y a beaucoup de vent et de mer. Nous nous approchons. Bylka hurle sur le pont. La mer est trop agitée pour que nous puissions nous accoupler au bateau. Je saute, au risque de me retrouver une fois encore dans l'eau. Victoire! J'atterris sur le pont de Largade, mon vaisseau fantôme. On me fait passer dix litres de gazole. À peine le temps de faire signe que tout va bien et me voilà repartie direction Marseille… Hier j'avais pourtant promis à ma mère de ne pas y aller seule.

Je prends le temps de consigner cet instant magique sur mon journal de bord: «Génial! La vie est belle! Je suis en vie!» Je progresse à bon train. Le ciel est magnifique. Le vent fort. Il y a beaucoup de mer. Je suis vivante, vivante! Ma route passe par Porquerolles. Je voulais m'arrêter pour embrasser mon ami Sébastien. C'était le week-end de la Toussaint. Il y avait du monde partout; moi qui n'avais pas vu de bateau de plaisance depuis deux mois. Je croise l'Abeille Flandre, le remorqueur de haute mer qui m'avait récupérée en 1988. L'hélicoptère de la sécurité civile me survole. Il doit être en service d'entraînement. J'ai envie de leur crier:

«Ne cherchez pas, c'est bon, je suis sauvée!»

J'appelle mes amis à Marseille et remercie le Cross de Toulon chaleureusement; ce sont d'extraordinaires professionnels. Ils m'ont sauvé la vie! J'avais prévu d'arriver à Marseille vers dix-neuf heures et j'accoste à dix-neuf heures pile. Je retrouve mes amis. Ils sont en pleine fête. Je danse avec eux et m'offre un coup de champagne. On me raccompagne chez moi. Je suis vivante! Le lendemain, je décide de prendre le TGV pour rejoindre mes parents et ma fille. Le train est complet, et j'enrage contre le contrôleur qui, malgré mes supplications, refuse de me laisser entrer — il ne sait sans doute pas ce que j'ai vécu. Lorsque j'arrive enfin à Paris, je prends une moto taxi avec Bylka pour rejoindre un plateau de télévision. J'y raconte en quelques mots ce qui vient de m'arriver. Les rencontres et les interviews s'enchaînent et se noient dans mes souvenirs. Il ne me reste aujourd'hui en mémoire que ces quelques mots du père Jaouen:

«Si tu n'es pas morte, c'est que tu as encore des choses à faire sur terre.»

Aujourd'hui, j'ai conscience que j'aurais pu — que j'aurais dû — mourir, et cela me touche profondément. C'est sans doute ce qui m'oblige à témoigner. Vivre pour moi-même, franchement, je m'en moque. À quoi sert de gagner dix minutes ou quelques années de vie en plus? À vivre pour soi-même? Que puis-je désirer de plus pour moi que ce que m'a offert ma vie d'aventurière? Depuis la nuit des temps, des millions de femmes ont rêvé la liberté que j'ai vécue. Depuis des siècles, elles ont donné leur vie pour leurs bourreaux, que ces bourreaux aient eu le visage de l'époux, de la loi, des traditions. Si par mon exemple, elles peuvent se dire «oui, moi aussi, je veux exister!»,

j'aurai réussi ma vie. À présent, le désir de témoigner donne un sens à ma survie. Ce salut qui m'a été donné, je le ressens comme une deuxième vie qui m'est offerte. Je veux donner. Je veux pouvoir aider celles qui, comme moi, rêvent d'aventures à faire de leur vie leur rêve. J'ai envie de me consacrer aux femmes qui souhaitent naviguer.

C'est sans doute pour que je m'acquitte de cette mission que mes étoiles m'ont protégée — et que le diable n'a pas voulu de moi!

Postface

Papa,

À travers les livres que tu éditais, tu as navigué sur tous les océans du monde…

Tu nous as transmis tes rêves d'aventure et tu nous as encouragés à vivre les nôtres, risqués souvent, originaux et hors du commun parfois.

Tu aimais la vie et la croquais par tous les bouts. Et jusqu'à la fin, tu nous auras fait rire.

Tu navigues aujourd'hui sur un océan d'étoiles, et, dans la lumière éternelle, ton sillage réchauffera nos cœurs.

Merci papa de m'avoir fait découvrir la mer. Une petite lueur me guidera sur l'horizon; je saurai que c'est toi…

Papa avait édité tellement de livres de marins qu'il avait fini par se placer dans leur sillage.

Il me disait: «Si tu traverses l'Atlantique, fais attention à tel courant, à tel vent; dans ce mouillage, fais attention aux hauts-fonds.»

Il avait connu à travers ses livres toutes les péripéties des navigateurs qui faisaient naufrage à l'époque où les GPS n'existaient pas; il avait communié avec eux à chaque minute de leurs aventures.

Dans les années 1970, je rencontrais à la maison ces grands marins qui avaient fait le tour du monde. Ils racontaient leurs épopées, parlaient de mondes inexplorés, faits de paysages fantastiques et de monstres inconnus. J'avais treize ans. J'étais émerveillée. Leurs aventures me faisaient rêver. Ces paysages et ces monstres, qui rendaient l'aventure palpitante, existaient-ils vraiment?

Éric Tabarly était au cœur de notre petite société. Il me fascinait. Il était pour moi le premier marin à nous avoir vengés de l'humiliation de Trafalgar. Il m'impressionnait tellement que je n'osais pas le regarder dans les yeux.

Puis il y eut Moitessier, l'homme qui avait refusé de franchir en vainqueur la ligne d'arrivée du Golden Globe Challenge, pour continuer son aventure dans des mers plus lointaines. Celui qui avait renoncé à cette gloire terrestre par amour de la mer et pour *sauver son âme* mérite un hommage aussi grand que celui rendu à Tabarly.

Il y eut aussi des héros comme ce chauffeur de taxi, Pierre Auboiroux, qui avait vendu sa voiture de travail pour construire un bateau dans son garage, avant de tout plaquer pour faire le tour du monde, «à la branquignole», comme il disait. Il avait par son courage

suscité l'estime de marins chevronnés, qui au départ se payaient sa tête.

Il y eut également cette femme magnifique et son mari, José et Henri Bourdens: leur aventure fut digne de celle de Robinson Crusoé. Chassés par un typhon, ils avaient échoué sur l'île Bathurst, à cent milles au nord de l'Australie. Pour sortir de cet enfer infesté de serpents et de crocodiles dans lequel ils avaient dû passer deux mois, Henri avait construit un radeau de fortune, et ils avaient pris le large. Le radeau s'enfonçait, et les poissons dévoraient les plaies de leurs jambes… Un cargo les avait repêchés *in extremis*.

Mon souvenir de petite fille, ce sont les yeux bleus de José, dans lesquels je contemplais l'immensité océane.

> Ces gens-là étaient mes idoles et les modèles dont tu faisais tes livres, papa.
>
> Merci papa de m'avoir fait rencontrer ces gens formidables, tous ces géants des mers, ces belles âmes dont le destin faisait pâlir les modèles de vie ordinaire.
>
> Papa, tu m'as montré qu'on pouvait revenir vivant d'une île déserte.
>
> C'est toi qui m'as donné cette envie d'espoir et de liberté, ce goût du grand large.
>
> Merci de m'avoir donné la force de partir au loin et d'être libre.

notes

Примечания

1

Je dois d'ailleurs avouer que je n'ai toujours pas mon permis bateau, et j'en suis fière! On peut faire le tour du monde à la voile sans permis!

2

Cadran indiquant la vitesse.

3

Centre régional opérationnel de surveillance et de sauvetage.

4

Bande latérale unique.